



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

# Praxile





Zah. III A. 194.

Final  
F. M.











*Bentley*

# P R A X I L E .

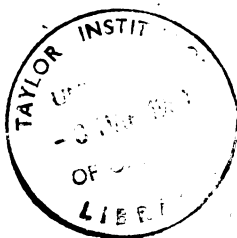


P A R I S .

DE L'IMPRIMERIE DE RABAUT LE JEUNE.

PLACE DU CARROUSEL. N° 627

A N V I I .





## LIVRE PREMIER.

**J'**HABITOIS la petite ville de Nisée , près de Mégare , dans l'Attique. J'y nâquis pauvre , et ne desirois pas de cesser de l'être : ma palette et mes pinceaux suffisoient à ma subsistance , mes talens à mon ambition. Je vivois tranquille , ignoré ; j'étois heureux ; j'admirois les chef-d'œuvres du génie , j'aspirois quelquefois à les égaler ; mais , borné dans mes desirs , je ne les étendois point jusqu'aux éloges de la postérité.

Je peignois les beautés de la Nature , le bonheur des hameaux , les danses champêtres ; mais nos bergères n'étoient

A

que mes modèles. Quelquefois je peignois l'Amour et sa mère ; mais ma toile seule s'animoit. Je rendois grâces aux Dieux de mon indifférence ; je la comptois parmi les biens que j'en avois reçus. Hélas ! mon bonheur devoit finir : je vins à Mégare , j'y vis Mazide , et son premier regard m'embrâsa d'un feu que rien ne put éteindre !

J'avois appris que le plus riche habitant de Mégare , le fameux Euloclès , y donnoit une fête magnifique ; la pompe des cérémonies religieuses devoit y être embellie , par tout l'éclat qu'y ajouteroient ses richesses. Euloclès étoit connu par sa piété envers les Dieux , par sa générosité , par son amour pour les arts : mais on ne m'avoit point parlé de celle qui devoit présider à la fête , en être le premier

ornement. On ne m'avoit point parlé de Mazide , et mon cœur paisible ignoroit encore les mouvemens orageux que sa présence devoit exciter.

Mazide marchoit entourée d'un nombreux cortège ; tous les yeux s'humectotent de douces larmes sur son passage, et l'attendrissement se mêloit à l'admiration : « la voilà , disoit-on , » cette fille pieuse qui vient de sauver » les jours de son père ; la voilà , celle » dont les bienfaits et les charmes , » font le bonheur et la gloire de Mégare ; » nous lui devrions des autels , mais » sa modestie les refuse ; elle nous » défend de parler de reconnoissance , » elle nous dit seulement : aimez » moi ! »

Errant au milieu de la foule , je m'enivrais des éloges qu'on lui donnoit ;

j'interrogeois tous ceux qui m'entouroient , et quand ils me parloient de ses vertus , il me sembloit toujours que mon cœur les avoit devinées !

Une femme , entre autres , à qui je m'adressai , me répondit ainsi :  
 « Étranger, car si vous étiez de Mégare,  
 » pourriez-vous ignorer l'heureux événement qui nous rassemble ! Mazide  
 » va rendre grâces aux Dieux qui,  
 » touchés de ses larmes, nous ont con-  
 » servé le vertueux Euloclès ; mais ,  
 » c'est par ses soins vigilans , autant  
 » que par ses vœux , qu'elle nous l'a  
 » rendu.

» Ce vénérable vieillard semble se  
 » plaire à la vie , parce qu'il la tient  
 » de sa fille ; ils se sourient l'un à  
 » l'autre , et l'on ne sauroit dire lequel  
 » des deux est le plus heureux.



» Le jeune enfant que Mazide tient  
 » par la main , est mon fils ; elle l'aime ,  
 » comme s'il étoit le sien ; elle lui rend  
 » les soins que j'ai pris de son enfance.  
 » Ma chère Éléna , donne - moi ton  
 » Yphis , me dit-elle un jour ; mais que  
 » ta tendresse se rassure ; j'aurai l'in-  
 » quiète vigilance de sa mère , et je  
 » ne chercherai point à la lui faire  
 » oublier.

» C'est Mazide , dont l'Amour ingé-  
 » nieux a décoré le riche tapis que porte  
 » mon Yphis , et qu'elle va consacrer  
 » aux Dieux. On y voit les enfans de  
 » cette fameuse prêtresse de Cérès ,  
 » attelés au char de leur mère , et la  
 » traînant en triomphe vers le temple  
 » de la déesse ; ils paroissent fiers de  
 » porter un fardeau si cher : la prê-  
 » tresse jette sur eux un regard plein

» de tendresse et de dignité. Ainsi ;  
 » l'amour filial respire dans tous les  
 » ouvrages de Mazide , et ses talens y  
 » peignent son âme.

» Les corbeilles de fleurs que portent  
 » les cent jeunes filles qui la précèdent ,  
 » sont ornées de ses mains ; elle com-  
 » munique à tout ce qu'elle fait , les  
 » grâces qu'elle a reçues des Dieux.

» La noblesse de sa démarche , son  
 » air simple et recueilli la distinguent  
 » de ses compagnes ; elle brille au milieu  
 » d'elles , comme Calipso parmi ses  
 » Nymphes , ou comme Diane , lors-  
 » qu'elle rassemble sa cour en revenant  
 » de la chasse. Elle les surpasse encore  
 » par les charmes de son esprit ; mais  
 » on lui pardonne des avantages que  
 » sa modestie cherche toujours à faire  
 » oublier.

» Une riche Athénienne , la belle  
 » Euxipe , vint à Mégare ; elle affectoit  
 » une hauteur dédaigneuse ; ses ma-  
 » nières étoient libres et hardies ; elle  
 » railloit les femmes de Mégare , sur  
 » leur langage et sur la simplicité de  
 » leurs vêtemens ; elle les défioit à la  
 » danse et au chant. On força Mazide  
 » d'entrer en lice avec elle ; ce fut en  
 » rougissant , qu'elle obéit. Mais , à  
 » peine eût-elle préludé sur sa lyre ,  
 » que l'Athénienne laissa tomber la  
 » sienne de dépit. Euxipe voulut dan-  
 » ser ; Mazide s'élança parmi ses com-  
 » pagnes , avec la légèreté d'un jeune  
 » Faon qui bondit dans les clairières ;  
 » on ne pouvoit se lasser d'admirer la  
 » souplesse de ses mouvemens , l'agilité  
 » de ses pas , et ces grâces décentes , qui  
 » enflamment les cœurs , par le respect

» même dont elles s'entourent ! Euxipe  
 » humiliée quitta la danse , en chan-  
 » celant ; Mazide apperçut deux larmes  
 » qui couloient sur ses joues ; elle vola  
 » dans ses bras ; Euxipe la reçut en  
 » baissant les yeux : vous m'avez vain-  
 » cue , lui dit-elle ; mais vos bontés  
 » me consolent , et me font détester  
 » ma conduite ; puissent mes regrets  
 » en effacer le souvenir ! »

J'écoutois , avec ravissement , le dis-  
 cours d'Éléna ; je répandis des larmes ;  
 elle en fut touchée : « venez chez  
 » Euloclès , me dit-elle , en me serrant  
 » la main ; vous êtes digne de le con-  
 » noître ; étranger et sensible , vous  
 » en serez bien accueilli. » Elle m'en-  
 traîna dans ce palais , dans ce temple ,  
 habité par Mazide ! Euloclès s'avança  
 vers moi : « un étranger , lui dis-je ,

» vient mêler ses vœux à ceux de  
 » vos concitoyens. Heureux Enoclès,  
 » votre existence est un bienfait pour  
 » eux, et c'est à votre fille qu'ils la  
 » doivent ! »

Je voulus parler à Mazide, mais ma voix ne put se faire entendre ; je crus voir une de ces Divinités , dont les charmes nous déguisent en vain la puissance , et qui daignent quelquefois descendre et s'abaisser jusqu'à nous. Que dis-je ! je m'étois souvent figuré les Dieux : Dans ces momens d'exaltation où l'artiste est , pour ainsi dire , en leur présence , j'avois tâché de saisir les traits de leur divin caractère ; mais je n'avois pu atteindre à cet ensemble ravissant , où tout ce qu'il y a de céleste se mêle et se confond avec tout ce qu'il y a de tendre ; où des grâces

simples , presque naïves , accompagnent la majesté , et sont encore embellies par le sentiment qui les anime.

Mais quel est cet enchantement , ce pouvoir magique qui nous entraîne vers un objet inconnu , y attache l'ame toute entière ? On ne l'avoit jamais vu , on croit l'avoir cherché jusqu'alors ; que dis-je ! Il semble que son image étoit déjà dans le cœur , et que sa présence ne fait qu'en réveiller le souvenir ! On se plaît , dans la douce idée qu'il nous étoit destiné par la Nature , et l'on est prêt à s'écrier : « nous nous sommes enfin trouvés ! »

On ne compte son existence , que de ce moment fortuné ; on ne conçoit plus comment on a pu vivre sans aimer cet objet nouveau ; on voudroit déjà dépendre de lui , en être l'amant ou

**l'esclave , et se parer , à ses pieds , de toutes les marques de la servitude.**

**Dans son trouble , on voudroit aller vers lui , et l'on se sent défaillir ; on voudroit lui parler , et la langue s'embarrasse ; toutes les facultés sont anéanties ; une seule nous fait vivre encore , et c'est par elle qu'on se sent mourir !**

**Je voudrois vainement me retracer cet instant rapide où les traits de Mazide vinrent se graver dans mon âme enivrée ; où , libre avant le premier regard , je me trouvai tout-d'un-coup chargé de mille liens ! J'avois ignoré l'Amour , et tous ses feux m'embràsèrent à-la-fois ! Non , la rapidité de la foudre n'égale pas celle du trait dont je fus blessé ; et l'éclat dont elle nous frappe , rendroit à peine celui dont je fus ébloui !**

Euloclès s'aperçut du désordre où me jetoit la présence de Mazide , et n'oublia rien pour me rassurer. Mazide elle-même y parut sensible. Que dis-je ! Elle fut intimidée de ma timidité ; elle rougit de ma rougeur ; je crus lire dans ses regards , qu'un même sentiment nous animoit tous deux , et que le même trouble étoit dans nos cœurs !

Cependant Euloclès qui veut encourager les arts , remet aux mains de sa fille , une coupe d'or , d'un travail précieux , qui sera le prix de l'artiste dont les talens seront couronnés par ses rivaux. On y voit Amphion , élevant les murs de Thèbes , au son de sa lyre. Sublime allégorie de l'accord qui doit régner parmi les chefs d'une Cité naissante , et de l'in-



fluence des beaux arts sur l'esprit des peuples.

Plusieurs artistes se montrèrent jaloux d'obtenir ce prix ; leur nom sembloit m'interdire tout espoir de succès. L'un d'eux peignit Mazide sous les traits de Thétis ; Euloclès , sous ceux du divin Nérée , que sa fille conduit à travers les flots qu'elle vient d'appaiser, tandis que le sombre Génie des tempêtes fuit les regards de la Déesse , et lui abandonne l'empire des mers.

Un autre peignit Mazide sous la forme d'une jeune Nymphe qui enchaîne le Temps avec des guirlandes de fleurs , et retourne son sablier , pendant qu'elle le distrait par ses chants.

Je voulus à mon tour dessiner les traits de Mazide ; mais , ô puissance de l'Amour ! j'avois osé peindre Vénus

B



et le maître des Dieux , et je crus mon art imparfait , pour peindre la beauté de Mazide ; pour rendre ce léger sourire , expression de la plus douce sensibilité ; pour donner à son regard ce feu dont une aimable pudeur adoucit l'éclat ! Je peignis Euloclès renaissant à la vie ; ses regards affoiblis cherchoient ceux de sa fille ; ses bras défaillans se ranimoient pour la presser. Mazide étoit à ses pieds , qu'elle tenoit étroitement embrassés ; sa physionomie étoit cachée ; on en distinguoit à peine l'heureux contour. J'avois peint sa taille élégante , ses blonds cheveux , dont les longues tresses se nouent sur sa tête , avec une grâce inimitable ! j'avois peint ce duvet délicat du sein duquel elles semblent naître , et qui se fond et se marie avec l'ivoire de

son cou satiné ! J'avois peint dans son attitude , cet abandon d'une âme longtemps concentrée , qui , passant tout-à-coup de l'extrême douleur à l'extrême joie , ne sait exprimer le bonheur qu'elle éprouve , qu'en pleurant sur ce qu'elle a souffert !

Je fus déclaré vainqueur. Euloclès s'attendrit , et Mazide me donna le prix : « pourrois-je vous le refuser , me » dit-elle , quand vos rivaux eux-mêmes » vous couronnent , et quand les larmes » de mon père , confirment leur suffrage et le mien ! » Elle me remit la coupe en rougissant , et courut embrasser son père.

Cependant , le feu dont j'étois dévoré , prenoit chaque jour de nouvelles forces ; timide , embarrassé , près de Mazide , j'étois ému jusqu'aux larmes , par le

B 2

doux son de sa voix ; je frissonnois en prononçant son nom. Lorsque je ne pouvois la voir , je cherchois les traces de ses pas ; je respirois l'haleine des Zéphirs qui s'étoient joués dans ses blonds cheveux , et l'air me sembloit embrasé !

Quelquefois je voulois rappeler ma raison , fuir Mazide , et m'arracher des lieux qu'elle habitoit. Mais comment rompre le charme qui m'y tenoit enchaîné ? Je franchissois sur les ailes de l'Amour et de l'Espoir , la distance qui me séparoit d'elle ; son palais , son rang , ses richesses dispa-roissoient à mes yeux enivrés. « Mazide , me disois-je , est faite pour être Déesse ou bergère ; nos grandeurs sont indignes d'elle ! Un palais , quand il lui faut droit un temple ! Des esclaves , quand

» il lui faudroit des prêtres ! Ah !  
 » nous devons ou brûler de l'encens à  
 » ses pieds , ou la couronner des  
 » simples fleurs de nos champs ! »

Mes jours se consumoient dans ces dangereuses rêveries ; ma jeunesse se flétrissoit loin des nobles travaux qui pouvoient l'illustrer ; mon art étoit négligé ; mes couleurs séchoient sur ma palette ; tout portoit l'empreinte de mes ennuis.

Je me réfugiai dans les bras d'un ancien ami de mon père , le vénérable Héliodore , prêtre d'Apollon : « Fuyez ,  
 » Praxile , me dit-il ! fuyez le séjour  
 » de Mégare ; attendez que la bonté  
 » des Dieux vous y rappelle ; ils se  
 » sont expliqués sur les destins de  
 » Mazide ; il n'est pas tems encore  
 » que vous en soyez éclairci. Ces

» Dieux vous aiment ; ils n'ont point  
 » oublié votre combat contre ce bri-  
 » gand , qui , se disant issu du fils  
 » d'Alcmène , vouloit ravir la pré-  
 » cieuse couronne que la piété des  
 » habitans de Nisée avoit placée sur la  
 » tête de Jupiter. Ils n'ont point oublié  
 » vos dangers , lorsqu'un monstre ,  
 » non moins terrible que le sanglier de  
 » Calidon , vint ravager les plaines de  
 » Nisée ; il tomba sous vos coups ; on  
 » en suspendit les dépouilles devant  
 » votre demeure ; mais vous les fites  
 » transporter sur l'autel de Diane.  
 » Allez , Praxile ; fiez - vous à ces  
 » Dieux protecteurs , et songez que  
 » l'homme vertueux n'en est jamais  
 » abandonné. »

Je suivis ses conseils , et je pré-  
 parai mon départ. Que de larmes il

me coûta ! Me séparer de Mazide ; quitter les lieux remplis de sa présence , où je la retrouvois partout , où je me consolais de mon malheur , au milieu de tous les heureux qu'elle avoit faits !

Alors , les souvenirs qui pouvoient ébranler ma résolution chancelante , vinrent se retracer à mon imagination. Je me rappelai la fleur qu'elle avoit laissé tomber devant moi , de la corbeille sacrée ; je me rappelai son trouble en me voyant ; son sourire , lorsque j'arrivois auprès d'elle ; sa tristesse , lorsque je m'en éloignois ; son empressément à parler de mon art ; son attendrissement , lorsque je l'entretenois des vertus de ma mère ; son effroi , lorsque je montrai la blessure que j'avois reçue , en combattant les

pirates qui venoient enlever nos concitoyens et piller leurs richesses. « Mazide » m'aime , m'écriai-je , et je l'abandonne ; et mon absence commencera » peut-être ses tourmens ! » J'allois oublier les conseils d'Hélidore , renoncer à Nisée pour toujours ; mais il vint lui-même forcer mon départ , et m'arracher de Mégare.

Rentré dans mon atelier , comme tout me parut triste et glacé ! Ce n'étoit plus ce séjour heureux , où les Muses me sourioient à l'envi ; où je n'étois échauffé que de l'enthousiasme qu'elles inspirent ; où , dans des momens de délire , je croyois entendre gronder la foudre dont j'avois armé le souverain des Dieux ; où je pâlissois moi-même à la vue de la redoutable égide que je faisois étinceler sur le sein de Minerve ;



où je folâtrois avec les Amours , et  
poursuivois les Grâces , sur les gazons  
que mes pinceaux venoient d'émailler !  
Tout étoit changé ; je me crus trans-  
porté dans une vaste solitude. Je ne  
cherchois que Mazide , et je n'en  
retrouvois plus les traces ; je ne par-  
lois que d'elle , et personne ne me  
répondoit !

« Mais , que tout renaisse autour de  
» moi , m'écriai - je avec transport !  
» Mazide va paroître , et mon pin-  
» ceau fidèle va la faire revivre et  
» régner en ces lieux ; que ce soit ici  
» son temple , et que l'Olimpe entier  
» descende pour lui rendre hommage ! »  
Je saisis ma palette et mes pinceaux ;  
je crus que Mazide alloit respirer par  
mes mains ; vain espoir ! Je peignois  
ses traits , et je ne peignois pas Mazide ;

elle n'étoit que belle , il falloit la peindre divine ; il falloit faire transpirer , à travers ses traits charmans , l'âme qui les anime et les embellit !

Je recommençois cent fois mon ouvrage , et ce charme invisible , répandu sur elle , m'échappoit toujours.

Souvent, irrité de mes vains efforts, je déchirois ma toile et brisois mes pinceaux ; quelquefois , ne pouvant en faire une divinité , j'en faisais une amante sensible ; je lui prêtois mon ardeur , mon délire !

Un jour , téméraire ! j'osai la peindre dans ce désordre que j'éprouvois moi-même ; déjà ses lèvres entr'ouvertes et souriantes , sembloient appeler les miennes ; déjà le carmin le plus pur animoit l'albâtre d'un sein naissant.... Hélas ! à peine commencé , ma bouche

ardente détruisit mon ouvrage ! Il ne me resta que la honte de l'avoir entrepris , et le désespoir de mon impuissance.

Enfin , je la peignis telle que je la vis la première fois ; et , soit que les vrais amans obtiennent grâce auprès du grand Jupiter , soit que leur ravissement même ait dans ses effets quelque chose de divin , j'achevai ce précieux ouvrage , et je crus y reconnoître l'empreinte d'une main céleste. « Sans » doute, m'écriai-je ! je suis animé » par le même Dieu , qui jadis inspira » Pygmalion ; ce Dieu lui permit de » surpasser la Nature ; il m'a permis » de l'égalér. Un prodige récompensa » l'artiste ; il ne manquoit qu'une âme » à Galathée ; l'Amour la lui donna , » pour aimer Pygmalion ; et le feu

» dont elle fut embrasée , devint le  
 » prix du talent créateur de ses char-  
 » mes ! Dieu puissant , continuai-je ,  
 » je ne vous demande pas le même  
 » prodige ! Je ne vous demande pas  
 » d'amollir la pierre , d'échauffer le  
 » marbre , et de renverser les lois éter-  
 » nelles de l'univers ! Mazide existe ,  
 » aussi belle que sensible et modeste ;  
 » faites passer dans son cœur , une  
 » étincelle de ce feu que vous avez  
 » allumé dans le mien ; rapprochez  
 » les distances qui nous séparent ;  
 » unissez deux cœurs que la Nature  
 » semble avoir formés pour s'aimer :  
 » mais , hélas ! elle réclame inutilement  
 » les droits de l'Amour ! Mazide est  
 » riche , et je suis pauvre ; elle fixe les  
 » regards de la Grèce , et je ne suis  
 » qu'un artiste ignoré ; les Dieux ont

» daigné s'expliquer sur ses destinées ;  
 » et je ne puis percer l'obscurité des  
 » miennes ! »

Ainsi , la Raison venoit détruire les heureux prestiges qui flattoient ma tendresse ; elle me rappeloit toujours à la vérité , dont je voulois détourner mes regards. Au moment où prosterné devant Mazide , j'oubliois l'univers ; pour ne m'occuper que d'elle ; où je ne voyois que l'Amour entre elle et moi ; la Raison l'arrachoit de mes bras , et ne me la montrait plus que dans un éloignement immense. Alors abbattu , découragé , je fuyois les regards des hommes ; j'aurois voulu me fuir moi-même !

Quelquefois cependant , épris du plus beau feu , je voulois par mes travaux , immortaliser le nom de mon

C

amante. « Que nos neveux jugent de  
 » sa beauté par mes ouvrages ; et de  
 » ses vertus par les efforts qu'elle  
 » m'inspira , me disois-je. » Mais je  
 retombois bientôt dans ma première  
 langueur : c'étoit la douleur seule qui  
 guidait mes pinceaux ; et ma foible  
 main ne faisoit rien pour la gloire.

Le séjour de Nisée me devint insup-  
 portable ; je formai le dessein de m'en  
 éloigner et de parcourir la Grèce. J'es-  
 pérois que la vue des chef-d'œuvres  
 que j'avois autrefois admirés , rani-  
 meroit mon imagination éteinte. Mais  
 je voulus auparavant consacrer aux  
 Dieux , l'image de Mazide. Je la  
 transportai dans un temple de Vénus ,  
 voisin de Nisée. « Déesse de la Beauté ,  
 » m'écriai - je , tu dois sourire à la  
 » beauté de Mazide ; si tu applaudis

» au sentiment qui la divinise , tu dois  
 » me pardonner de placer son image à  
 » côté de la tienne. »

Je ne sais quel heureux pressentiment me dit que les Dieux acceptoient mon offrande , et qu'ils destinoient de plus grands honneurs à Mazide : le temple de Vénus me parut le sien ; les autels me parurent dressés pour elle ; j'oubliai la Déesse , pour ne voir que mon amante ; je me crus animé de l'esprit divin , quand l'Amour seul pénétrait mon âme , et causoit mon délire.

Je me séparai enfin de cette image adorée.

Je partis ; je visitai la sévère Lacédémone , la riche Corinthe et la superbe Athènes. Mais mon âme flétrie n'éprouvoit plus cet enthousiasme , qui

seul échauffe le Génie , et lui donne ce mouvement , cette action , cette audace même qui le rend sublime ! Les temples où l'on adore les Dieux ; les vastes portiques , où l'on retrouve l'image des mortels qui leur ont ressemblé ; tous ces monumens des arts destinés à éterniser la gloire de ceux qui les ont honorés , ne m'inspiroient qu'une stérile admiration , j'étois sans forces , sans courage ; la vie me devenoit chaque jour plus odieuse. J'allois succomber , lorsque les lettres d'Héliodore vinrent me rendre l'espérance , et m'arracher à mon abattement. « La » fidelle Éléna , me dit-il , a surpris » le secret de Mazide. Heureux Praxile, » elle vous aime ! Mais apprenez le » brillant avenir que les Dieux réservent » à ses vertus ; Mazide ne doit appar-



» tenir qu'à celui dont elle tiendra les  
 » honneurs divins ! » « Ainsi , mon cœur  
 » ne m'avoit point trompé , m'écriai-  
 » je , et les Dieux ont pensé , comme  
 » moi , qu'elle étoit digne de leur rang  
 » suprême ! Mais , quel mortel osera  
 » s'associer à de si belles destinées ?  
 » Par quels chemins y parvenir , et  
 » quel excès de vertu peut mériter cet  
 » excès de bonheur et de gloire ? Faut-  
 » il , à l'exemple des Thésée et des  
 » Pyrihoüs , parcourir la terre et la  
 » purger des monstres dont elle est  
 » infestée ? Faut-il comme les Agénor  
 » et les Cadmus , comme tous ces  
 » héros philosophes qui polirent la  
 » Grèce , porter le flambeau des arts  
 » chez des nations ignorées , les en-  
 » richir de nos connoissances et de  
 » nos lumières ? Ah ! que les Dieux

» daignent m'instruire et me guider :  
 » puisque Mazide m'aime , je dois en  
 » être protégé. »

J'errois d'un projet à l'autre , sans pouvoir me fixer. L'entreprise la plus difficile ou la plus hardie , étoit toujours celle qui flattoit le plus mon amour. J'appris que la guerre étoit déclarée entre les habitans de Corinthe , et ceux de Sicyone. Jeune et bouillant encore , j'espérai qu'elle m'offriroit des moyens de me signaler aux yeux de Mazide. Le bruit confus des armes , les cris précurseurs des combats , retentissoient sur les bords de l'Asope ; on y voyoit des phalanges prêtes à s'ébranler , de lourds béliers , de terribles ballistes , qui , semblables aux Titans , lancent d'énormes rochers. Le Dieu de la guerre y avoit rassemblé

**tous ces instrumens de destruction ;  
dont il élève de nobles trophées , et  
dont les coups donnent , à-la-fois , la  
mort et l'immortalité. Le Génie de la  
gloire planoit sur les deux camps , et  
promettant des couronnes au vain-  
queur , il donnoit lui-même le signal  
des combats. Je crus un instant qu'il  
me couvroit de ses brillantes ailes ,  
et me guidoit dans la carrière qu'il  
ouvroit devant moi !**

**Je me jette dans l'armée de Corinthe ;  
j'obtiens des armes ; un poste hono-  
rable pour m'en servir. Le combat s'en-  
gage ; les traits sont lancés , les fers se  
croisent , la mort moissonne des rangs  
entiers ; l'Asope ne roule plus que des  
flots de sang ; une fureur aveugle me  
précipite au plus fort de la mêlée ;  
je ne vois plus dans les ennemis de**

**Corinthe** , que des rivaux qui veulent me disputer ma gloire , et me ravir **Mazide**. Deux fois ceux de mon parti sont repoussés ; deux fois je les rallie et les ramène au combat : « Écoutez la » divinité qui m'inspire , leur criai-je ; » c'est au triomphe qu'elle nous conduit ! » Je m'élançai , de nouveau , pour combattre à leur tête ; mon exemple les entraîne ; les ennemis effrayés fuient de toutes parts , et nous abandonnent la victoire. La reconnaissance de l'armée place mon nom parmi ceux des guerriers qui se sont signalés le plus ; on me décerne des honneurs et des couronnes ; je les reçois , pour en faire hommage à **Mazide** ! Le dirai - je ? Fier de mes succès , j'osai porter mes regards sur elle , avec plus d'assurance ! Il me

sembloit que les Dieux ne m'avoient fait vaincre , que pour me rapprocher d'elle ! J'instruisis Héliodore de ma victoire ; j'en reçus cette réponse. « J'ai » raconté vos dangers à Mazide : elle » en a frémi ; mais l'histoire de vos » succès ne l'a point émue ! J'admirois » Praxile , se dévouant pour Nisée , » m'a-t-elle dit , je le blâme , lorsqu'il » combat pour Corinthe. En cherchant » à se couvrir d'une vaine gloire , » Praxile oublioit ses amis , et ne » comptoit pas les larmes qu'il leur » eût coûté !

» La sagesse de Mazide a prévenu » mes reproches ; trompé sur le sens » de l'Oracle , ébloui par quelques » succès imprudemment achetés , vous » avez espéré que Mazide pourroit en » être le prix. Mais les Dieux qui

» veulent son bonheur , ne l'accor-  
 » deront qu'à l'amant vertueux et long-  
 » tems éprouvé. Quant aux honneurs  
 » qu'ils lui destinent , craignez de vous  
 » égarer , en cherchant à pénétrer ce  
 » mystère !

» Il est dans la Doride un lieu  
 » révééré , où Vénus reçoit les hom-  
 » mages de l'univers. Le temple de  
 » Gnide est fameux , comme le nom  
 » de Vénus même. Les mains immor-  
 » telles qui l'ont orné , l'ont si bien  
 » rendu digne d'elle , qu'elle en quitte  
 » rarement le séjour ; et l'Amour lui-  
 » même , charmé de s'y trouver , né-  
 » glige son culte , pour ne s'occuper  
 » que de celui de sa mère. Allez les  
 » invoquer tous deux ; Vénus sourit ,  
 » avec complaisance , à la beauté de  
 » Mazide ; elle protégera vos feux ,

» et vous tracera la route que vous  
» devez suivre , pour l'obtenir.

« Docile à la voix de l'Amitié , je  
» pars , lui répondis-je : puisse Mazide  
» oublier une erreur dont je gémis ! et  
» puissent mon amour et ma fidélité ,  
» obtenir grâce devant les Dieux et  
» devant elle ! »

Impatient d'éclaircir mes destinées,  
je me hâtai de préparer mon départ :  
des Phéniciens faisoient voile pour la  
Doride , et je leur confiai mon sort. Ce  
peuple est chéri de Neptune ; aucune  
nation ne cultive son empire comme  
lui. Les Phéniciens célèbrent aussi les  
mystères d'Adonis ; ils le pleurent tous  
les ans ; et Vénus , touchée de leur dou-  
leur , et reconnoissante de cet hommage ,  
les aime et les protège. J'espérai que  
ma course seroit moins orageuse , sous

les auspices de ces deux Divinités : je leur offris un sacrifice sur le rivage, et montai sur le vaisseau , que les vents favorables éloignèrent bientôt des côtes de la Grèce.





## LIVRE SECOND.

Nous côtoyâmes l'île d'Egine , fameuse par le règne du juste Eaque , qui partage avec Minos le droit terrible de juger les morts.

Nous passâmes auprès de celle de Sériphe , dont les habitans furent métamorphosés en rochers. Ils conservent encore l'attitude dans laquelle ils furent frappés , à l'aspect de la tête de Méduse , que leur présenta le vainqueur des Gorgones , pour punir leur férocité. Le navigateur effrayé , les distingue au milieu des vagues , qui bondissent autour d'eux , et s'éloigne d'une terre inhospitalière.

D

Nous aperçûmes de loin celle de Syphnus : tout à-la-fois riche et malheureuse , elle produit de l'or , mais ses habitans desirent en vain , sur cette terre aride , l'ombre des bois et l'émail des prairies. Ils donneroient toutes leurs richesses pour une source d'eau limpide , qui rappelleroit autour d'eux la fraîcheur et la vie. Mais il est des plaisirs qui ne peuvent s'acheter ; et la nature semble craindre de mêler ses dons , avec les trésors que nous voulons arracher de son sein.

Nous abordâmes dans la petite île d'Astypalée, illustre par le culte d'Apolon , et les faveurs qu'elle en reçoit. Le séjour en est aussi agréable à ce Dieu , que celui de Delphes ou de Délos. Il y transporta l'arbre chéri qui lui coûta tant de pleurs ; il vient souvent y pas-

pendre sa lyre , et dans sa course éclatante , il jette toujours sur lui de tendres regards. Je vis ce laurier immortel , qu'il destine aux grands hommes. Belle Daphné , cet honneur ne vous console pas de la perte de votre première forme ; on dit que l'écorce qui vous enveloppe cache vos éternels regrets ; on ajoute , que lorsqu'un artiste amoureux s'approche de vos rameaux sacrés pour s'en tresser une couronne , sensible à ses peines , vous les courbez avec complaisance. Vous les courbâtes lorsqu'Anacréon vint se reposer sous votre ombrage ; les Grâces qui l'accompagnoient , détachèrent le rameau de myrthe qui ceignoit ses cheveux blanchis ; « laissez , dit-il , en souriant , » laissez-moi ce feuillage cher à Vénus ; » qu'il dérobe à vos yeux la neige de ma

» chevelure. Le tems a vainement flétri  
 » mes traits , mon cœur conserve une  
 » éternelle jeunesse ; je veux descendre  
 » en chantant chez les morts ; je veux  
 » que mon dernier soupir soit un soupir  
 » d'amour , et mon dernier regard , un  
 » hommage à la beauté. » Il s'endormit  
 sur le sein des Grâces ; il voulut les em-  
 brasser à son réveil ; elles s'y refusèrent.  
 « Laissez-moi , leur dit-il , prolonger  
 » mon rêve. » Elles lui servirent une  
 coupe remplie d'un nectar précieux.  
 « Cruelles , ajouta-t-il en soupirant ,  
 » il m'enivre , et ne me console pas. »  
 Il prit sa lyre ; les Grâces dansèrent  
 autour de lui , pendant que la Gloire  
 écrivoit ses chants.

Je me prosternai aux pieds de l'autel  
 d'Apollon. « Dieu des Beaux-Arts , lui  
 » dis-je , je t'avois consacré mes jours

» dans le calme de ma raison ; les des-  
 » tinées m'arrachent à ton culte , à ma  
 » paisible demeure : protège ma course ;  
 » fais que Mazide me soit rendue , et  
 » que le feu qui me consume aggran-  
 » disse mon âme , étende mes talens ,  
 » et me rende digne de tes regards ! »

Nous nous remîmes en mer , et bien-  
 tôt nous touchâmes les rivages fortunés  
 de Gnide.

Je ne chercherai point à décrire les  
 beautés de ces heureuses contrées , ni  
 celles du temple qui en fait le principal  
 ornement. Quel artiste n'a pas essayé  
 quelquefois de les imiter dans ses ta-  
 bleaux ? Quel berger n'a pas désiré d'y  
 soupirer ses amours ? Quel amant n'a  
 pas fait des vœux pour l'habiter avec  
 l'objet de sa flamme ?

Mon premier soin fut de me faire

conduire au temple : je m'approchai  
 en tremblant du sanctuaire. « O puis-  
 » sante Déesse ! m'écriai-je , daigne sou-  
 » rire à mes vœux ; c'est à toi de pro-  
 » téger Mazide et son amant. Mon  
 » amour a devancé les hommages qui  
 » lui sont réservés par les Dieux. Mais ,  
 » serai-je coupable , en adorant dans  
 » Mazide , la beauté que nous adorons  
 » en toi ? Ah ! que le culte que je lui  
 » rends ne t'offense point ; ce n'est pas  
 » te faire descendre au rang d'une simple  
 » mortelle , c'est l'élever jusqu'à toi ! »

Il est , autour du temple , des bos-  
 quets mystérieux , où les amans ont  
 seuls le droit de promener leurs desirs  
 et leur rêverie : ceux qui n'aiment  
 point , y sont regardés comme des pro-  
 fânes ; l'entrée leur en est interdite.

L'insensible Atalante osa un jour y

porter ses pas dédaigneux : par un prodige inoui , ces beaux lieux ne purent l'arrêter ; les parfums de mille arbustes chargés de fleurs , les chants de mille oiseaux heureux , le murmure d'un ruisseau qui couloit sur un lit rocailleux , ne lui présentèrent aucun charme ; elle en sortit le front chargé d'ennuis. Mais le lendemain elle vit , aux fêtes de Gnide , le jeune Hippomène ; elle soupira , et son trouble vengea la Déesse.

Ce bocage est rempli des trophées de l'amour heureux. Là , sont des arcs , des flèches suspendus aux myrthes avec des voiles déchirés ; plus loin , l'on aperçoit les traces de la bergère fugitive ; des fleurs penchées , des gazons foulés annoncent l'asile qu'elle a choisi. Je fus attiré par une douce harmonie , qui me conduisit au milieu d'un groupe

de jeunes Gnidiens , mêlés avec des Bergères ; ils célébroient entr'eux les jeux de l'Amour et des Grâces. Je me rappelle quelques-uns de leurs chants.

L'un d'eux disoit : « Lorsque l'homme  
 » sortit des mains de Jupiter, les Déesses  
 » chargèrent l'Amour de donner naissance à la beauté. Alors il rassembla  
 » des lys , des roses , des bluets ; il  
 » forma le corps avec des lys , le nuança  
 » de légères teintes de bleu ; il effeuilla  
 » des roses sur les joues ; il en effeuilla  
 » sur les genoux , sur les pieds et sur  
 » l'extrémité des doigts ; deux boutons ,  
 » à peine épanouis , terminèrent deux  
 » globes naissans. Il ne lui restoit plus  
 » que deux roses ; il en plaça une  
 » sur la bouche , l'autre. . . . . Les  
 » Dieux applaudirent , les Déesses bais-  
 » sèrent les yeux : depuis ce moment ,



» la rose est consacrée à l'Amour. »

Un autre reprit : « Les Grâces , dans  
 » leurs jeux enfantins , se cachèrent  
 » pour tromper l'Amour ; l'une d'elles  
 » fut se placer sur les lèvres vermeilles  
 » d'Eladée ; mais Eladée sourit , et la  
 » Déesse fut dévoilée : la seconde se  
 » glisse entre deux monts d'albâtre ;  
 » mais l'Amour fait palpiter le sein  
 » d'Eladée , et son voile , en se sou-  
 » levant , découvre la plus belle des  
 » Grâces. La troisième... Oh ! dit-elle ,  
 » si l'on me devine ! Mais le desir trahit  
 » son asile ; et l'Amour , tout aveugle  
 » qu'il est , la trouva.

Une colombe , plus blanche que la  
 neige , vint s'abattre sur l'orme antique ,  
 qui ombrageoit le lieu de la scène. Alors  
 le poëte Cimmerius , qu'on n'avoit point  
 encore entendu , prit sa lyre , et chanta :

« Oh ! que bien venu soit l'hôte que les  
 » Dieux nous envoient. C'est la colombe  
 » de Vénus ; je la reconnois à la blan-  
 » cheur éclatante de ses ailes. Elle est  
 » fatiguée et haletante. Sans doute ,  
 » elle vient de conduire la Déesse du  
 » palais de Vulcain dans la tente de  
 » Mars. Lorsque Vénus voit son époux  
 » s'assoupir dans ses beaux bras , elle le  
 » dépose mollement sur sa couche ; et  
 » s'éloigne avec précaution ; elle attèle,  
 » elle presse ses rapides colombes. Les  
 » desirs la rendent impatiente ; elle  
 » arrive enfin : le Dieu la reçoit sur un  
 » lit de lauriers ; la Déesse le préfère à  
 » son lit de fleurs. L'Amour prend la  
 » place de la Terreur ; il veille à la porte  
 » de la tente ; il apperçoit l'armure ter-  
 » rible du Dieu , il lance contre elle un  
 » de ses traits ; le dard pénètre les armes

» divines , le Dieu soupire , et la Déesse  
 » lui sourit malignement : mais pourquoi  
 » vais-je révéler les secrets des Dieux ? »

Un jeune Gnidien se leva : « Ecou-  
 » tez , dit-il , Bergères folâtres , écoutez  
 » comment nâquit cet aimable Dieu que  
 » je voudrois vous faire connoître ; puis-  
 » sent mes chants vous en inspirer le  
 » desir ! L'Amour , jaloux de signaler sa  
 » puissance au milieu des Dieux assem-  
 » blés , prit une fleur sur le sein de  
 » Vénus , il y répandit de l'ambroisie ,  
 » et l'on vit éclore le Plaisir. Mais il  
 » nâquit avec des ailes , et l'Amour pre-  
 » nant son essor dans les airs , lui servit  
 » de guide dans son vol inconstant ;  
 » toutes les Déeses se levèrent , pour  
 » les poursuivre ; les Grâces seules pu-  
 » rent les atteindre et les saisir ; déjà  
 » leurs belles mains s'armoient de cruels

» ciseaux : ah ! laissez-nous nos ailes ;  
 » leur dit l'Amour en pleurant ; nous  
 » jurons d'être fidèles à toutes trois ;  
 » mais que nous puissions du moins  
 » voltiger de l'une à l'autre.

» Insensibles à leurs prières , inter-  
 » rompit , en souriant , une jeune Gni-  
 » dienne , les Grâces donnèrent le coup  
 » fatal ; les ailes azurées tombèrent à  
 » leurs pieds ; mais à l'instant , leurs  
 » prisonniers s'endormirent sur leur  
 » sein , et leurs caresses même ne pu-  
 » rent les réveiller. Tout languissoit  
 » dans le palais des Dieux , lorsque les  
 » Grâces demandèrent à Jupiter de ré-  
 » parer leur imprudence ; le souverain  
 » des Dieux accorda leur demande : dès-  
 » lors, on vit l'Amour et le Plaisir s'élan-  
 » cer dans les airs , les fuir , revenir au-  
 » près d'elles , et s'éloigner de nouveau,

» pour revenir encore. Jeunes beautés ,  
 » ne redoutez point l'inconstance des  
 » amans : ce sont les ailes qui font le  
 » charme des papillons et des amours. »

Elle alloit continuer ; l'amoureux  
 Iphytus se leva pour lui répondre et se  
 venger ; elle prit la fuite , il la pour-  
 suivit ; on ignore s'il l'atteignit ; mais  
 le lendemain , on entendit au Temple  
 la jeune Gnidiennne , qui faisoit aux  
 Dieux cette prière , avec beaucoup de  
 trouble et d'ardeur : « ô Dieux ! faites  
 » qu'Iphytus m'aime toute la vie. »

Pour moi , m'adressant à la Colombe,  
 que je voyois voltiger au-dessus de ma  
 tête , je lui dis ; « aimable Colombe ,  
 » s'il est vrai qu'Anacréon t'envoyoit  
 » chez le beau Bathille , cours chez  
 » Mazide , et tu lui diras seulement ,  
 » Praxile t'aime ! »

E

Je quittai ces lieux , dont l'aspect m'étoit importun , et je fus loin du tumulte et du bruit , retrouver l'image de Mazide , et me livrer tout entier à son souvenir. Je m'assis à l'ombre d'un myrte touffu ; un sommeil bienfaisant vint fermer mes paupières , et bientôt j'aperçus , au-dessus de ma tête , un nuage semblable à ceux qui devancent l'aurore dans les beaux jours du Printemps ; en se développant , il me laissa voir Vénus sur un char de nacre. Des flots d'une douce lumière se répandoient autour d'elle ; ce n'étoit point cet éclat éblouissant dont brille Jupiter, lorsqu'il s'assied sur son trône d'or , pour juger les Dieux ; mais ce jour tendre et voluptueux qui sert tout à-la-fois , la pudeur et la beauté ; qui , en adoucissant les ombres , fait fuir les

contours , et sans altérer la perfection des formes , laisse partout le charme du coloris : j'aperçus Vénus , et je crus voir Mazide ; mais , je me trompe , elle étoit nue. Il n'est permis qu'à une Déesse , de braver les regards d'un mortel. « Jeune Grec , me dit-elle , je » suis touchée de ton amour , et tes » vœux seront exaucés. Je pardonnois à » Psyché de se croire aussi belle que » moi , parce qu'elle ne l'étoit pas ; je » pardonne à Mazide de l'être , parce » qu'elle ne le croit pas ; les Dieux qui » ont aimé des mortelles , disent que » Vénus est belle comme Mazide ; les » mortels disent que Mazide est belle » comme Vénus. J'ai voulu en la for- » mant , punir l'orgueil de mes rivales ; » la fière Junon voit avec dépit une mor- » telle , qu'on ne peut comparer qu'à

E 2

» moi. N'envie plus le sort des Dieux ;  
 » ils seront jaloux du tien ; mais c'est aux  
 » autels de la Constance, que Mazide  
 » doit recevoir tes vœux. » Elle disparut  
 à ces mots , et mon sommeil finit avec  
 mon songe. Je ne trouvais plus Vénus ;  
 mais j'éprouvais les effets de sa présence , dans cette noble ardeur dont  
 j'étois animé , dans cet espoir qui  
 redoubloit mes feux , et que les Dieux  
 seuls peuvent inspirer , quand ils daignent se communiquer aux hommes.

Le long trajet des mers , les pays  
 inconnus que j'allois parcourir , les  
 dangers auxquels j'allois m'exposer ,  
 rien n'ébranloit mon courage. J'eusse  
 franchi les bords du Cocyte et du noir  
 Achéron , s'il eût fallu les traverser  
 pour arriver jusqu'à Mazide ; j'aurois  
 bravé pour elle les divinités infernales.



On m'avoit souvent parlé des plaines de la Thessalie , de ces riantes vallées , où , conservant les mœurs du premier âge , les hommes plus rapprochés de la Nature , étoient aussi plus rapprochés des Dieux. On m'avoit dit que la Constance y resserroit les liens de l'Amour , et qu'au bonheur d'être aimé , se joignoit l'assurance de l'être toujours. Je pensai que la Constance devoit y avoir des autels , et que c'étoit là que les Dieux vouloient que Mazide reçut en leur présence , des vœux purs et simples comme elle. Je formai le dessein d'y diriger mes pas , et de commencer une navigation plus pénible et plus orageuse que celle que je venois de terminer : je saluai , en partant , l'heureuse Gnide. « Adieu , m'écriai-je , séjour chéri des Dieux : adieu ,

» bocages fortunés , où les Plaisirs se  
 » renouvellent sans cesse , au milieu  
 » d'un printems toujours nouveau ; je  
 » vais , à travers les écueils et les mers ,  
 » chercher un bonheur qu'on trouve ici  
 » sans effort. Puissé - je un jour con-  
 » duire Mazide sous vos ombrages ; y  
 » soupirer mon amour à ses pieds !  
 » mais , que dis - je ! quelque séjour  
 » qu'elle habite , il sera pour moi celui  
 » de Gnide même. Les climats glacés de  
 » l'ourse , les sables desséchés par le  
 » chien brûlant , s'embelliroient à mes  
 » yeux , quand j'y serois près d'elle ; seul  
 » avec Mazide , au milieu des déserts ,  
 » je n'envierois ni l'éclat des gran-  
 » deurs , ni les prestiges de la gloire ;  
 » un de ses regards feroit mon bonheur  
 » suprême , et je préférerois une de ses  
 » faveurs à l'immortalité ! »



## LIVRE TROISIÈME.

**L**E vaisseau qui nous transportoit ,  
 devoit relâcher à Lesbos ; nous fîmes  
 voile à travers la mer d'Icare ; et  
 je vis cette île , à laquelle le fils pré-  
 somptueux de Dédale donna son nom ,  
 par sa chute infortunée : « ainsi pé-  
 » rissent ceux qui s'approchent trop  
 » près des grands , me dit un vieil-  
 » lard , qui montoit le même vaisseau  
 » que moi. Inutile leçon pour les am-  
 » bitieux ! mais utile exemple pour  
 » l'homme sage , qui , se méfiant de  
 » ses forces , craint de prendre un essor

» trop hardi. Jeune homme, ajouta-t-il,  
 » mesure tes pas dans la carrière de la  
 » vie ; ne place pas le bonheur trop  
 » loin de toi ; et songe qu'une seule  
 » chute efface tous les succès. »

Il me fit appercevoir ensuite la ville  
 de Milet, bâtie par un fils d'Apollon ,  
 et voulut me montrer le fameux temple  
 d'Éphèse : aimable Diane , pendant  
 qu'on vous prodigue le nom de chaste ,  
 vous quittez le ciel ; vous laissez votre  
 char lumineux parcourir seul sa car-  
 rière inégale : vous venez sur le mont  
 Ida presser dans vos bras amoureux ,  
 le jeune Endymion endormi ; mais  
 son bonheur n'est qu'un rêve ; il dis-  
 paroît avec le sommeil , et l'infor-  
 tuné appelle en vain une réalité qui  
 lui échappe sans cesse. Les dieux sou-  
 rient , lorsque vous affectez la conte-

ance et le maintien des vierges : ni la vengeance éclatante que vous tirâtes du petit-fils de Cadmus , ni la punition sévère de Calisto , ne purent les convaincre de votre sagesse ; l'Amour trahit le mystère , et nomma tout bas votre vainqueur.

Nous avions déjà dépassé Samos , et cotoyé l'île de Chio , lorsque nous fûmes assaillis d'une tempête si violente , que les matelots abandonnant la manœuvre , nous laissèrent errer long-tems , au gré des vents et des flots : des nuages effrayans se heurtoient sur nos têtes ; la foudre sillonnait les airs ; les vents déchainés se livroient autour de nous un combat terrible ; vingt fois la vague menaçante se brisa contre notre vaisseau ; vingt fois la bonté des Dieux nous sauva



d'un naufrage qui paraissoit inévitable ; nous fûmes poussés loin de Lesbos , où nous devions aborder. Après avoir reconnu l'île de Ténédos, le fameux promontoire de Sigée, illustré par la mort de tant de héros, nous fûmes jetés sur les rivages de Lampsaque. Le ciel le permit, sans doute , afin de m'inspirer une juste horreur pour les mystères honteux qu'on y célèbre , et pour la divinité qu'on y encense.

Le sage vieillard qui nous accompagnait , voulut me faire entrer dans le Temple : j'en frissonne encore ! mes yeux ne pouvoient s'y fixer nulle part. Les peintures , les chants , les cérémonies, révoltoient également l'innocence. Nous pénétrâmes dans le bois sacré ; de jeunes efféminés , devant l'ou-

vrage de la Nature , y flétrissoient les roses du Plaisir , avant qu'elles fussent épanouies ; leur égarement avoit quelque chose de farouche ; leur ivresse ressembloit à de la fureur ; au lieu de tendres amans , je crus voir des bourreaux et des victimes.

Des vieillards trompés par leurs inutiles desirs , poursuivoient une jouissance , qui leur échappoit sans cesse. Leurs impuissans efforts les rendoient , à-la-fois , la honte de leur sexe et la risée de l'autre.

J'entendis la lyre et les chants de Sapho ; les échos les répétèrent , en rongissant ; et les Amours murmurèrent d'une erreur , dont elle gémissoit elle-même.

Jamais ma plume ne retracera les tableaux dont je fus le témoin ; je

voudrois oublier que mes regards en ont été souillés une fois !

Mon guide me fit remarquer ceux qui sortoient de ces lieux funestes ; l'œil les reconnoissoit à peine ; leur teint livide avoit la pâleur des morts ; à la foiblesse de l'enfance , ils joignoient tous les symptômes de la caducité ; les points extrêmes de la vie , sembloient se réunir et se confondre en eux. Le Repenir les suivoit ; le Repentir , au regard sombre , à la démarche lourde et pesante , qui , passant tour-à-tour de l'humiliation au désespoir , du désespoir à l'engourdissement , ne voit dans l'avenir que le passé, et n'existe que par des souvenirs douloureux. Ah ! quand même l'image de Mazide ne m'eût pas préservé du poison répandu dans ces lieux , l'effroi



qu'ils m'inspirèrent , eût suffi pour m'en garantir.

Nous regagnâmes , à la hâte , notre vaisseau : « Fuyons , dis-je , au vieillard ; fuyons cette terre infectée ; l'air seul qu'on y respire , doit souiller la pureté d'un cœur honnête. »

Le pilote , secondant notre impatience , s'éloigna rapidement du rivage , et nous vîmes bientôt les murs de Lampsaque s'effacer , et disparaître dans le vague de l'air.

Nous passâmes près de Lemnos ; nous crûmes entendre le bruit des forges de Vulcain , et les coups redoublés des Cyclopes ; nous aperçûmes dans le lointain , les sommets du mont Athos , voisin de la Thrace ; et laissant au sud les îles de Péparète et d'Halonèze , nous arrivâmes heu-

F

reusement sur les rives de la Thessalie ; un vent frais et parfumé nous annonça cette terre chérie , que les Dieux habitèrent long - tems , et sur laquelle ils versent encore leurs bienfaits.

Le vaisseau qui m'avoit conduit , devoit poursuivre sa route vers l'Eubée ; j'embrassai le sage vieillard , à qui j'avois confié mes projets : « allez , me » dit-il , en me pressant dans ses bras , » allez adorer Mazide dans ces beaux » lieux ; l'Amour doit y être le protecteur et l'ami de l'innocence ; vos » vœux y seront écoutés. »

Je descendis près de l'heureuse Tempé ; de vastes prairies , des côteaux ombragés , de nombreux troupeaux , des danses , des chants où respiroient le sentiment et la candeur ; tout me

peignoit ces siècles reculés , où , dans l'enfance du monde , les hommes sortant des mains de la Nature , ne s'écartoient jamais de ses lois. J'admirois tout ce qu'elle avoit fait pour eux , et reportant mes regards sur les malheurs causés par notre orgueil et notre ambition , je gémissois de n'avoir pas reçu le jour parmi ces bergers , et de ne pas y trouver Mazide.

J'errois au hasard à travers ce beau paysage. Je m'arrêtai , pour en admirer la richesse ; à chaque pas , de nouveaux tableaux attiroient et charmoient mes regards ; c'étoient des rochers mousseux , des eaux argentées , des ormes antiques que la coignée avoit respectés ; les vieillards venoient lire sur leurs troncs décrépits , le nom de la bergère qu'ils avoient aimée ; et l'Amour , en sou-

riant , rappeloit leurs premiers beaux jours. Dans le lointain , s'élevoient au milieu des nuages , les sommets de l'Olympe ; l'Aurore éternelle dont ils sont éclairés , indique la présence des Dieux , et répand une lumière auguste et sacrée , qui fixe les regards et les hommages des mortels.

Je regrettai de n'avoir pas mes pinceaux , pour rassembler tant de beautés éparses , et pour placer Mazide au milieu d'elles. Combien de fois je l'appelai dans ces riantes vallées ; par combien de vœux je lui consacrai ces ombrages , et ces grottes où les Nymphes moins légères qu'elle , viennent se cacher , lorsqu'elles veulent attirer le Faune amoureux , sur leurs pas !

Cependant , la fatigue et la nuit me forcèrent de chercher un asile ; j'ap-

perçus, assez près de moi, une cabane isolée ; j'y dirigeai mes pas ; le maître s'avança , pour me recevoir : « si du » sentiment et de la simplicité peuvent » vous suffire , acceptez l'hospitalité , » dit-il , en m'abordant. » « J'allois » vous la demander , lui répondis-je : » vous voyez que mon cœur mérite » d'être entendu du vôtre. » En entrant dans la cabane , j'aperçus une jeune beauté , si parfaite , que Mazide seule pouvoit lui être préférée. « C'est » ma Céphise , dit-il , c'est ma compagne ; c'est la plus belle des femmes. » Je lui laissai son erreur ; il n'avoit pas connu Mazide !

On ne croit pas à la sympathie , à cet attrait subit qui unit dans un instant , des êtres qui ne s'étoient jamais vus , et qui établit entre eux des rap-

ports si intimes , qu'ils croiroient s'être aimés toute leur vie. Nous l'éprouvâmes , Euphémion , Céphise et moi ; bientôt on vit régner , entre nous , la plus douce familiarité ; ils me parloient de Mazide , comme s'ils l'eussent déjà connue ; je parlois de leur félicité , comme si j'en eusse toujours été le témoin.

Euphémion m'avoit demandé quelle étoit ma patrie ; quels étoient les Dieux de mon pays , et quel motif me l'avoit fait abandonner ? Je le priai , à mon tour , de me raconter l'histoire de sa vie. « J'ai fait avant vous , me dit-il , » le voyage que vous projetez ; Céphise » et Mazide étoient également dignes » d'inspirer des desseins extraordinaires. Un jour vous verrez , comme » moi , ce Temple où toutes deux

» devroient être adorées. Puissent les  
 » conseils de l'Amitié vous en faciliter  
 » l'entrée ! Écoutez mes aventures ;  
 » elles sont simples ; mais peut-être y  
 » reconnoîtrez-vous quelques-uns des  
 » sentimens dont vous paroissez animé ;  
 » vous verrez que j'aime Céphise ,  
 » comme vous aimez Mazide , et que  
 » les mêmes vertus nous ont inspiré le  
 » même amour.

» Je suis né Pasteur , poursuivit-il ;  
 » cet état, souvent dédaigné des hom-  
 » mes , est ennobli par les dieux mê-  
 » mes. Lorsqu'ils descendent du séjour  
 » céleste , pour prendre part à nos  
 » plaisirs , et quelquefois partager nos  
 » foiblesses , ils laissent l'or et la pour-  
 » pre des Rois , et préfèrent notre  
 » simple parure. Je les honorai dans  
 » mon enfance , et j'en fus chéri ; mais

» Pan reçut mes premiers vœux ; ses  
» autels étoient toujours surchargés de  
» mes offrandes ; il avoit les prémices  
» de mes troupeaux , et les premières  
» fleurs de mes champs. Je ne lui de-  
» mandois ni des honneurs , ni des  
» richesses. Mon imagination ne dé-  
» passoit jamais les rians côteaux qui  
» terminoient nos plaines ; je n'ambi-  
» tionnois que le bonheur des Bergers.

» Cependant le bruit de la guerre  
» se fait entendre , et pénètre jusques  
» dans nos retraites ignorées ; à la vue  
» de ces guerriers couverts de fer ; à  
» la vue des enseignes déployées , des  
» chars , des chevaux écumans , des  
» vainqueurs dont on célébroit la  
» gloire , je sentis une ardeur que je  
» n'avois point encore éprouvée : pour  
» la première fois , je rougis , en regar-



» dant mes vêtemens , en voyant ma  
» foible houlette plier sous le moindre  
» effort de mon bras ; je brûlois de  
» couvrir ma tête d'un casque étin-  
» celant , d'armer ma main d'un glaive,  
» et de voler aux combats : on eût dit  
» que Mars avait fait passer toutes ses  
» fureurs dans mon âme. Dans mes  
» vœux profânes , j'osai même insulter  
» au dieu des bergers , et m'approcher  
» de ses Autels avec une sorte de dé-  
» dain ; mais , tout-à-coup , la terre se  
» dérobe sous moi ; la statue du Dieu  
» que j'outrage s'ébranle ; une voix ter-  
» rible se fait entendre : Insensé , me  
» crie-t-elle ! un Dieu prenoit soin de  
» ton sort ; il t'en laisse désormais  
» l'arbitre : va poursuivre au loin , le  
» bonheur que t'offroit ici sa main  
» bienfaisante. Je ne vous peindrai pas

» l'effroi dont je fus saisi ; ni cette  
 » terreur secrète qui glaça mes sens ,  
 » ni ces remords tardifs qui me repro-  
 » choient mon ingratitude , et m'en  
 » faisoient redouter le châtiment.

» Je retournai tremblant dans mon  
 » asile ; le sommeil et la nuit suspen-  
 » dirent un instant mes craintes. Mes  
 » yeux appésantis commençoient à  
 » peine à se fermer , que je me crus ,  
 » tout d'un coup , transporté dans un  
 » monde nouveau. Des camps , des  
 » temples , des cités , s'offrirent à mes  
 » regards surpris , et me présentèrent  
 » un spectacle jusqu'alors inconnu.  
 » Deux brillans Génies se trouvèrent  
 » à mes côtés ; l'un d'eux avoit l'air  
 » fier et terrible ; je fus ébloui de la  
 » richesse de son diadème et de sa  
 » parure ; l'or et le fer y brilloient

» d'un éclat pareil ; il tenoit dans ses  
 » mains , des sceptres et des cou-  
 » ronnes , et s'appuyoit sur des tro-  
 » phées. L'autre , moins superbe dans  
 » son maintien , avoit dans son regard  
 » une grâce entraînante. Son seul aspect  
 » adoucissoit les plus vives douleurs ,  
 » étendoit les bornes de la jouissance ,  
 » et dans l'absence du bonheur , faisoit  
 » trouver des charmes à le désirer.  
 » Tous deux me montrent un fantôme  
 » qui fuit , et dont la robe , variée de  
 » mille couleurs , ressembloit à ces  
 » vapeurs légères qu'embrillante le so-  
 » leil , après un jour d'orage ; c'est là  
 » le bonheur , me dit le premier Génie ;  
 » hâtons-nous de l'atteindre , je te ser-  
 » virai de guide. Nous le suivîmes au  
 » milieu des combats , à travers le sang  
 » et les armes ; nous le suivîmes dans

» des palais , où tout éclatoit d'or et  
 » d'ivoire ; mais le fantôme ne s'y  
 » arrêta pas. Nous le suivîmes à la tri-  
 » bune aux harangues ; l'ambition m'y  
 » fit monter ; mais j'aperçus le fan-  
 » tôme déjà loin de moi. Nous arri-  
 » vâmes enfin dans une prairie arrosée  
 » par un clair ruisseau qui murmuroit  
 » au milieu des fleurs. Ici l'ambition  
 » m'abandonna ; il ne resta près de  
 » moi , que l'espérance. Nous trou-  
 » vâmes une cabane , ombragée par un  
 » joli bocage ; le fantôme s'y arrêta :  
 » c'est , me dit alors mon guide ; c'est  
 » la retraite chérie du bonheur.

» Je frappai à la porte de la cabane.  
 » La plus jeune des Grâces vint m'ou-  
 » vrir : c'étoit Céphise. Je la pris d'abord  
 » pour une Divinité ; mais mon cœur  
 » me détrompa , car j'éprouvai pour

» elle , ce sentiment que les Dieux se  
 » permettent rarement d'inspirer à de  
 » simples mortels. Elle me présenta un  
 » repas frugal , mais savoureux ; et  
 » malgré la fatigue et la faim , je ne  
 » songeai qu'aux belles mains qui  
 » l'avoient préparé.

» La nuit commençoit à étendre ses  
 » voiles ; je regardai sa couche unique ,  
 » elle rougit ; j'osai lui demander l'hos-  
 » pitalité jusqu'au lendemain , elle  
 » pleura. Ah ! lui dis-je , jamais l'Amour  
 » n'a profané l'Innocence. J'allois tom-  
 » ber à ses genoux , lui faire l'aveu de  
 » ma flamme ; mais mon réveil finit  
 » mon erreur. Je courus aux autels de  
 » Pan. Dieu puissant ! lui dis-je , faites  
 » que mon bonheur ne soit point un  
 » songe. Dès-lors, j'oubliai les vains de-  
 » sirs qui m'avoient séduit ; je cherchai ,

G

» je trouvai Céphise dans ce modeste  
 » asile. Elle m'a permis de l'habiter  
 » avec elle ; et je le sens bien , je ne  
 » l'abandonnerai jamais.

» Les Dieux ne m'ont point trompé ;  
 » le bonheur s'est fixé près de nous ;  
 » c'est aux grâces de Céphise que je dois  
 » sa présence ; je la dois à ses caresses ,  
 » à ses rigueurs même. Il m'accompa-  
 » gnera jusqu'au tombeau , car j'ai juré  
 » de ne pas survivre à Céphise, et nos der-  
 » niers soupirs s'exhaleront ensemble.

» Heureux près de ma bergère , je  
 » voulus encore lui renouveler mes ser-  
 » mens , et consacrer mon bonheur au  
 » temple de la Constance. Céphise con-  
 » sentit à m'accompagner ; nous fûmes  
 » consulter le prêtre du Dieu Pan ,  
 » avant de nous mettre en route : il  
 » nous parla ainsi :

» Deux Divinités président à la  
 » Constance : l'une , sœur des Destins ,  
 » aussi puissante qu'eux , assiste aux  
 » conseils des Dieux ; l'autre , sœur du  
 » tendre Amour , dirige quelquefois sa  
 » flamme pour le bonheur des mortels.

» La première habite sur une col-  
 » line du mont Olympe. Son temple ,  
 » aussi ancien que le Monde , doit  
 » durer autant que lui. Il est imposant  
 » dans sa majestueuse simplicité ; l'A-  
 » canthe corynthenne n'en décore , ni  
 » les frises , ni les chapiteaux ; mais sa  
 » beauté sublime , indépendante de  
 » l'opinion , doit plaire dans tous les  
 » pays et dans tous les siècles.

» L'entrée n'est permise qu'aux  
 » Dieux. Ils n'y pénètrent jamais , sans  
 » une sorte de respect. Jupiter fut y  
 » consulter la Déesse , dans le partage

» qu'il fit de son empire , lorsqu'il  
 » assigna les mers au fougueux Nep-  
 » tune , et l'enfer au sombre Pluton.  
 » Il la consulta , lorsqu'il dit au Soleil  
 » de mesurer les saisons , aux heures  
 » de mesurer le jour.

» Vous tenteriez vainement de pé-  
 » nétrer dans ce sanctuaire qui n'est  
 » ouvert qu'aux Immortels ; le grand  
 » Hercule , lui-même , n'y fut admis  
 » qu'après avoir reçu les honneurs di-  
 » vins.

» Mais, des sommets des monts Can-  
 » daviens , partent deux sources éter-  
 » nelles, qui reçoivent en tribut les eaux  
 » qu'une foule de Nymphes s'empres-  
 » sent d'y porter , vont étendre leur  
 » lit dans la plaine , s'unissent , se  
 » séparent , se confondent encore , et  
 » dans leurs cours tortueux , forment



» une île dont les flots baignent et  
 » caressent les bords ; c'est-là que ,  
 » fuyant les vices des hommes , la Di-  
 » vinité qui protégeoit leurs flammes  
 » dans des siècles plus heureux , vint  
 » fixer son séjour , lorsqu'elle fut con-  
 » trainte de fuir le monde où ses bien-  
 » faits étoient méconnus. C'est de là  
 » qu'elle favorise encore ces passions  
 » rares , mais fortunées , qui nous sui-  
 » vent jusqu'au tombeau ; c'est de là  
 » qu'elle inspire les grands hommes ;  
 » qu'elle les guide dans ces entreprises  
 » hardies qu'admire la postérité , et  
 » dont elle justifie le motif.

» Compagne de l'Amour conjugal ,  
 » elle suivit aux enfers le tendre Orphée ,  
 » lorsqu'il fut redemander sa chère  
 » Euridice ; compagne de l'Amitié ,  
 » elle-y suivit le généreux Pollux , lors-

» qu'il se dépouilla de son immortalité,  
 » en faveur de son frère le vaillant  
 » Castor.

» Il est difficile d'arriver au Temple  
 » de la Déesse ; ce n'est pas que des  
 » dragons ailés en défendent l'entrée ,  
 » comme celle du jardin des Hespé-  
 » rides ; ni qu'il y ait à combattre des  
 » taureaux aux pieds d'Airain , sem-  
 » blables à ceux que Jason eut à vain-  
 » cre , pour s'emparer de la fameuse  
 » Toison. Les avenues ne sont point  
 » hérissées de rochers inaccessibles ;  
 » on n'a point à lutter contre des  
 » torrens impétueux ; un fleuve y con-  
 » duit par un cours uniforme et tran-  
 » quille ; mais des sinuosités sans nom-  
 » bre , déguisent le terme où l'on doit  
 » arriver : on croit souvent y toucher ;  
 » mais de nouveaux contours en éloi-

» gnent encore. Des plaisirs , toujours  
 » renaissans , toujours divers, appellent  
 » sur la rive. Tout invite à y descendre ;  
 » un charme inconnu y retient. Mille  
 » objets se présentent , pour séduire ;  
 » d'autres leur succèdent ; les pres-  
 » tiges se multiplient ; le voyageur  
 » s'égare , oublie sa route , et perd  
 » jusqu'au desir de la retrouver ; mais  
 » bientôt les regrets arrivent ; il voit  
 » avec douleur , le bien qu'il a perdu ,  
 » et nul plaisir ne l'en dédommage. »

Tel fut le discours du prêtre de  
 Pan. Loin de nous détourner de notre  
 dessein , il nous y affermit davan-  
 tage. « Partons , me disoit Céphise !  
 » qu'avons - nous à redouter ? Nous  
 » sommes sûrs l'un de l'autre ; et ce  
 » qui seroit un triomphe pour des amans  
 » vulgaires , n'en est pas un pour nous :

» quelle ivresse est égale à celle que  
 » nous éprouvons ! Quel amour pour-  
 » roit jamais se comparer au nôtre !  
 » Sans doute que les Dieux , en allu-  
 » mant nos feux , ne leur ont assigné  
 » d'autres bornes , que les bornes même  
 » de notre vie.

» Il seroit inutile de vous raconter  
 » toutes les circonstances de notre  
 » voyage. Parvenus sur les bords du  
 » fleuve , je voulus descendre sur la  
 » rive , pour donner à Céphise l'hon-  
 » neur de la victoire ; mais , sage et  
 » modeste , Céphise me le défendit ; il  
 » me suffit de savoir que tu m'aimes ,  
 » me dit-elle ; l'humiliation de mille  
 » rivales , n'ajouteroit rien à mon  
 » bonheur.

» Nous arrivâmes au Temple de la  
 » Constance ; nous nous tenions tous

» deux par la main , lorsque nous nous  
 » présentâmes à la Déesse , et nous lui  
 » dûmes : puissante Dêité , nous venons  
 » t'offrir le plus bel hommage ; celui  
 » du bonheur et de la vertu. Je le  
 » reçois , répondit la Déesse ; et les  
 » grâces de Céphise t'en ont déjà donné  
 » le prix : elles survivront à sa beauté  
 » même , ces grâces immortelles qui  
 » prennent leur source dans la pureté  
 » du cœur , et dans le charme des talens.  
 » Retournez dans vos foyers paisibles ;  
 » il ne manque rien à votre sort , puis-  
 » que vos cœurs savent en apprécier  
 » les douceurs.

» Nous revînmes dans notre asile ,  
 » charmés , plus que jamais , l'un de  
 » l'autre. Là , tous les soirs nous ne de-  
 » mandons au Ciel , que des jours qui  
 » ressemblent à celui qui vient de finir.

» Quelquefois Céphise me dit , en  
 » m'embrassant ; je suis plus heureuse  
 » que les immortels ; on nous assure  
 » que dans leur rang suprême , ils n'ont  
 » point de desirs à former ; et moi , je  
 » t'aime , je te possède , et je te desire !

» Amis , chers et fortunés , m'écriai-  
 » je , en les serrant dans mes bras !  
 » Puissent ces Dieux , dont vous égalez  
 » le bonheur , vous accorder une longue  
 » carrière ; car vous n'avez qu'à vivre  
 » pour être heureux. Pour moi , je vais  
 » chercher à mériter un sort sem-  
 » blable , et si les Dieux m'accordent  
 » Mazide , je reviendrai près de vous ;  
 » et l'Amitié raffermira les liens de  
 » l'Amour. »



## LIVRE QUATRIÈME.

L'AUREORE commençoit à peine à étendre vers l'Orient ses voiles de pourpre , lorsque n'écoutant que mon impatience , je pris congé de mes hôtes , et me dérobai à leurs empressemens. Des larmes mutuelles scellèrent nos adieux ; mais l'espérance de nous rejoindre en adoucit l'amertume. Euphémion ne cessoit de me donner de sages conseils sur la conduite que j'avois à tenir , sur les écueils que je devois éviter : il m'accompagna long-tems ; long-tems ses regards me suivirent , et des signes caressans furent les der-

nières expressions de ses sentimens et de ses regrets.

Je pris la route de Larisse , où régnoit autrefois l'époux de la belle Thétis ; où nâquit ce héros qui décida , par sa chute , celle de l'antique ville de Priam ; je remontai le Pénée ; je traversai les belles solitudes , au milieu desquelles serpentent ses flots azurés. Je m'égarai dans des bois charmans , dont les routes tortueuses me montroient au loin , des villes florissantes , séjour pompeux du commerce et des arts ; des hameaux dont le chaume modeste cachoit les vertus simples de la Nature , et le bonheur pur qui les accompagne. Mon cœur me ramenoit sans cesse autour de ces rustiques demeures ; et l'éclat des grandes cités fixoit mes regards , sans attirer mes vœux.



Il est sur les bords du Pénée, un bois sombre et retiré ; le fleuve y ralentit son cours ; l'If et le noir Sapin ombragent ses eaux silencieuses de leur éternelle verdure ; le Saule pleureur y baigne sa longue chevelure ; le Peuplier s'élève en mobile pyramide au milieu des fîles , qu'il forme dans les sinuosités de son lit. Là, le ciel est toujours nébuleux, le Zéphir ose à peine se jouer dans la verdure ; et lorsque son souffle l'agite , il fait entendre un bruit monotone et plaintif. L'Oiseau de la nuit gémit seul dans le creux des rochers , et semble proclamer le règne de la divinité qui préside à ce triste séjour.

C'est-là qu'habite la Mélancolie, loin du monde qu'elle voudroit oublier ; c'est-là qu'elle offre un asile aux âmes sensibles , qui dans leurs pl aisirs même

H

éprouvent le besoin de ce recueillement qui ressemble presque à la tristesse.

Les infortunés y trouvent une main invisible et puissante , qui répand un baume salulaire sur leurs blessures : plongés dans de consolantes rêveries , ils se créent , au milieu du calme et du silence , un univers qu'ils façonnent à leur gré. Le présent qui les afflige , cesse d'exister pour eux ; le tems semble revenir sur ses pas , pour leur retracer des objets qui n'existent plus , ou redoubler sa marche , pour leur présenter des objets qui , peut-être , n'existeront jamais , et qu'une espérance flatteuse enfante et dispose , pour les séduire et les consoler.

C'est ainsi qu'un amant , désespéré des rigueurs de son amante , s'y livre à l'espoir de la fléchir. Il se la peint

moins sévère et plus tendre. Le bonheur qui fuyoit loin de lui , se rapproche ; son ivresse le réalise , le multiplie ; et ses maux disparaissent au milieu des songes qui le bercent , et qui charment ses ennuis.

Le jeune homme, qui gémit loin d'un objet aimé, voit briser tout-à-coup les barrières qui l'en séparent. Les obstacles s'applanissent ; l'éloignement cesse ; un pouvoir magique le conduit à ses pieds , le met dans ses bras , et lui fait éprouver , dans un instant , toutes les gradations du bonheur.

Les cœurs fatigués par un sentiment pénible , se reposent en retrouvant autour d'eux les symboles de la douleur : la Nature , en amie compatissante , semble prendre part à leurs peines ; elle se voile d'un crêpe fu-

H 2

nèbre ; elle gémit , et s'afflige avec eux.

Les souvenirs qu'effraient le tumulte et la trop vive lumière , habitent ce tranquille séjour. On vient y chercher l'image de ceux qu'on aime ; on la retrouve tendre et vivante , comme dans leurs plus beaux jours ; leurs cendres se raniment pour aimer encore ; et si l'idée de leur tombeau vient se mêler à celle de leurs plaisirs , on y descend , pour y dormir avec eux.

J'éprouvai bientôt l'influence des lieux que je parcourois ; une rêverie sombre vint s'emparer de moi ; j'étois triste , et j'aurois voulu l'être davantage. Je me plaignois d'un sentiment de douleur inexplicable ; je ne sais quoi de tendre s'y mêloit , et adoucissoit ce qu'il avoit de trop pénible : plus je

m'en pénétrois , plus j'avois de penchant à m'y livrer. L'image de Mazide se présentoit à moi , non point entourée des jeux et des ris ; mais dans cet état de langueur , qui rend la beauté plus touchante. Je réfléchissois aux obstacles qui me séparoient d'elle ; puis , tout-à-coup , comme si je la possédois déjà , je songeois à la possibilité de la perdre. Le néant de la vie , la rapidité de nos beaux jours , cette marche immuable du tems , qui flétrit la beauté , moissonne au hasard la jeunesse et la vertu , la fragilité d'une existence que nous disputons sans cesse aux passions et aux élémens , m'offroient de sombres tableaux ; mais leur teinte lugubre s'affoiblissoit dans le vague de l'avenir : la crainte de ces malheurs me rendoit plus chère , l'espé-

rance consolatrice qui les éloignoit de moi.

Concentré dans le souvenir de Mazide , je suivois au hasard ces routes désertes ; quelquefois j'appercevois au loin , des promeneurs solitaires , qui fuyoient l'aspect des vivans , pour ne pas voir échapper l'ombre chérie qui se ranimoit pour eux dans cet asile silencieux.

J'entendis la voix d'une jeune Nym-  
phe , qui , se mariant avec le son de sa  
lyre , exprimoit ainsi ses regrets : « Oh  
» mort , disoit-elle , pourquoi ne frap-  
» per qu'à demi ! Tu m'as séparée de  
» mon cher Palémon ; hâte-toi de m'y  
» rejoindre ; délivre-moi d'une jeu-  
» nesse importune ; délivre-moi d'une  
» vie que je dois terminer sans lui !  
» Que me servent des charmes qu'il ne

» doit plus revoir ! Ah ! que les Dieux  
» les reprennent , et qu'ils me réunis-  
» sent à mon berger. Oh mort ! pour-  
» quoi ne frappois-tu qu'à demi ?

» Hélas ! comme le cygne , je chante  
» sur les bords du tombeau ; jeune  
» encore , je vois approcher le terme  
» où je ne serai plus ; j'appelle la cruelle  
» parque ; j'invoque le ciseau fatal :  
» Oh mort ! pourquoi ne frappois-tu  
» qu'à demi ? »

Ému par ces sons plaintifs , je m'ap-  
prochai , pour les mieux entendre : la  
Nymphé , assise au pied d'un tombeau  
rustique , s'appuyoit en rêvant , sur  
cette lyre d'où partoient de si touchans  
accords : son visage , d'un ovale arrondi,  
reposoit sur une de ses mains ; ses  
longs cheveux flottoient en désordre  
sur son sein , mais ils conservoient

encore l'empreinte de l'art qui les avoit bouclés ; la douleur se peignoit sur ses joues décolorées , mais on reconnoissoit les restes du sourire divin qui les avoit animées ; son regard étoit fixe , ses paupières à demi baissées , et ses longs scils , d'un noir d'ébène , retenoient dans leurs réseaux délicats , deux larmes brillantes , prêtes à s'échapper. Je restai long-tems immobile à son aspect : je n'éprouvai jamais une compassion plus vive , un intérêt plus tendre ; mes larmes couloient avec les siennes ; mes soupirs répondoient à ceux qui s'échappoient de son sein. « Qui sera donc à » l'abri des coups du sort , m'écriai-je , » puisque des traits si doux ne le désarment pas , et que la Beauté même » en est la victime ? »

« Heureux , m'écriai - je encore ,



» celui qui ramenera le sourire sur  
 » ta bouche , et la sérénité sur ton  
 » front charmant ! » Une pitié que je  
 ne puis définir , me parloit pour elle ;  
 bientôt j'oubliai mes maux , pour ne  
 m'occuper que des siens ; mes yeux  
 baignés des pleurs que je répandois , ne  
 virent plus que la nymphe affligée : j'au-  
 rois voulu deviner ce qui faisoit couler  
 ses larmes ! En desirant d'en connoître  
 la source , je desirois de la tarir : je m'ap-  
 prochai d'elle , avec cet embarras qui  
 intéresse et rassure l'objet qui le cause ;  
 mon accent timide lui inspira de la con-  
 fiance : « Ne redoutez point , lui dis-  
 » je , l'aspect d'un malheureux ; je ne  
 » viens point insulter à vos douleurs ;  
 » les Dieux m'éloignent d'un objet  
 » adoré ; jugez si je suis étranger à vos  
 » peines ! » « Et moi , je ne reverrai

» plus mon cher Palémon , répondit-  
 » elle , avec une exclamation doulou-  
 » reuse ! Pardonnez , ajouta - t - elle ,  
 » l'effet du triste amour qui me suivra  
 » chez les morts , lorsque les Dieux ,  
 » touchés de mon sort , m'y feront  
 » descendre. » J'osai lui demander quel  
 étoit ce Palémon si tendrement aimé ;  
 mes supplications , mes larmes , lui en  
 arrachèrent la touchante histoire. Elle  
 commença ainsi : « Vous l'exigez , je  
 » vous parlerai de Palémon. Chère  
 » ombre , pardonne , si j'ose encore  
 » reporter mes regards sur nos plaisirs  
 » passés ; hélas ! en les retraçant , c'est  
 » ma douleur que je renouvelle ; c'est  
 » un hommage de plus que je te rends !  
 » Elle poursuivit ensuite : les sommets  
 » de Rhodope m'ont vu naître , et je  
 » n'ai cessé de les habiter. Ennemie de

» l'Amour et consacrée à Diane , je  
» passois ma vie à poursuivre les cerfs  
» et les daims timides : armée de mon  
» arc et de mes javelots , je bravois les  
» bêtes féroces , et croyois n'avoir à  
» craindre que ce danger : hélas ! un  
» ennemi plus redoutable devoit bientôt  
» devenir mon vainqueur. Un jour ,  
» fatiguée de la chasse , je reposois au  
» milieu de la meute qui m'accom-  
» pagnoit ; tout-à-coup , réveillée par  
» un bruit qui se fait entendre dans un  
» buisson voisin , je me lève , et lance  
» mon dard ; un gémissement que  
» pousse la victime , me fait frissonner  
» d'horreur et de pitié ; je cours , en  
» tremblant vers elle ; infortunée ! je  
» trouve le plus bel enfant , atteint par  
» le fer meurtrier ; je m'élance vers  
» lui , en poussant des cris. Ce n'est

» pas la première blessure que je reçois  
 » de vous , dit-il , d'une voix éteinte :  
 » il veut continuer , mais les paroles se  
 » perdent dans sa bouche entr'ouverte ;  
 » le froid de la mort le saisit ; sa  
 » tête se penche sur son sein d'al-  
 » bâtre ; il veut me tendre la main ,  
 » elle retombe sans forces ; il veut me  
 » sourire , ses lèvres glacées s'y refu-  
 » sent ; je me précipitai sur lui ; j'é-  
 » tanchai le sang qui couloit de sa  
 » blessure ; j'en suçai les bords , pour  
 » les rapprocher. Malgré mon égare-  
 » ment et ma douleur , je parvins à  
 » placer le premier appareil ; il fut  
 » arrosé de mes larmes ! je transportai  
 » ce malheureux enfant dans ma grotte ;  
 » je lui prodiguai les plus tendres soins ;  
 » je craignis long-tems qu'ils ne fussent  
 » inutiles ; je crus même , un instant ,

» qu'il alloit rendre le dernier soupir :  
 » je collai ma bouche sur la sienne ,  
 » pour l'arrêter ou pour le recevoir.  
 » O transports ! ô ravissement ! son  
 » cœur palpitait encore ! alors , pleine  
 » du plus doux espoir , je cherchai ,  
 » en respirant avec précaution dans sa  
 » bouche , à rendre le mouvement à sa  
 » poitrine oppressée ; j'enveloppai de  
 » mon corps ses membres glacés , je les  
 » réchauffai par l'approche des miens.  
 » Je lui donnai de ma vie ; je rallumai  
 » la sienne ! bientôt je le sentis tres-  
 » saillir , et ses beaux yeux se r'ou-  
 » vrirent. La plaie n'étoit pas mortelle ,  
 » et ses mouvemens prirent insensible-  
 » ment assez de forces , pour me donner  
 » la certitude de sa guérison. Vivez ,  
 » lui dis-je , dès qu'il pût m'entendre ;  
 » vivez , pour m'ôter mes remords ; le

» ciel , me répondit-il , a voulu que ma  
 » vie devint un de vos bienfaits. — Oui ,  
 » tu seras mon fils , m'écriai-je ! puisse  
 » ce titre effacer mon crime ! Mais , dis-  
 » moi , jeune infortuné , quelle fatalité  
 » t'a conduit sur mes pas ? Je suis  
 » Palémon , dit-il ; j'étois berger , je  
 » gardois les troupeaux réservés pour  
 » les sacrifices d'Apollon Delphien ;  
 » j'errois à leur suite au milieu des bois ,  
 » lorsque j'aperçus la statue d'un petit  
 » Dieu qui paroissoit aussi jeune que  
 » moi. Il avoit des ailes dont j'ignorois  
 » l'usage ; des armes dont j'ignorois le  
 » danger ; je m'approchai avec con-  
 » fiance : ma jeunesse doit obtenir  
 » grâce auprès de toi , lui dis - je ,  
 » aimable Dieu ; j'ai l'innocence de  
 » notre âge , accorde - m'en tout le  
 » bonheur. Je fus chercher des fleurs ,

» pour lui en offrir une guirlande ;  
 » je voulus la placer autour de lui ;  
 » le trait qu'il tenoit dans sa main me  
 » piqua ; la blessure me parut peu pro-  
 » fonde ; mais je vous vis ; le poison  
 » se glissa dans mon cœur , et je sentis  
 » que je n'en guérirois jamais. Dès-  
 » lors , je résolus de vous suivre ; et  
 » n'osant vous offrir ma vie , je cher-  
 » chois à la perdre auprès de vous !  
 » — Ah ! ne me rappelle pas mon  
 » crime , interrompis-je ! Puisse , le  
 » Dieu que tu venois d'invoquer , ne  
 » pas achever ta vengeance ! Hélas !  
 » elle commençoit déjà ; un trouble  
 » inconnu pénétoit mes sens : j'étois  
 » rêveuse , inquiète ; je cherchois vai-  
 » nement le repos. J'errois nuit et jour  
 » autour de Palémon , et je me con-  
 » sumois auprès de lui. Lorsque je le

» quittois, pour aller cueillir des fruits,  
 » ou chasser pour ses repas , j'étois à  
 » peine hors de la grotte , que je desi-  
 » rois déjà d'y rentrer. Ainsi , quand  
 » j'étois éloignée , j'avois besoin de me  
 » retrouver près de lui ; quand j'y étois  
 » arrivée , j'avois besoin de le serrer  
 » dans mes bras ; et d'autres desirs que  
 » je ne concevois pas , l'y suivoient  
 » encore. Quelquefois je l'endormois  
 » sur mon sein ; mais à peine ses beaux  
 » yeux commençoient-ils à se fermer ,  
 » que déjà je soupirois de ce qu'il ne me  
 » regardoit plus , et je le réveillais ,  
 » pour lui dire de se rendormir.

» Quand j'arrivois toute essoufflée ,  
 » il essuyoit la sueur de mon front ,  
 » et je sentois alors qu'une chaleur plus  
 » forte embrâsoit mes sens.

» Un jour je lui disois , en le repous-



» sant doucement , laisse-moi , laisse-  
 » moi ; je t'ai rendu la vie , et tu fais  
 » le tourment de la mienne. — Hélas !  
 » que faut-il donc que je fasse ? — Il  
 » faut , lui dis-je , ne plus me regarder ,  
 » et mes yeux erroient sur lui avec lan-  
 » gueur ; il faut ne plus m'embrasser ,  
 » et je l'accablois de caresses .

» Cependant toutes les fleurs de la  
 » santé se réunissoient sur son visage ,  
 » à celles de l'enfance et de la beauté .  
 » Il me suivoit dans les bois ; nous  
 » chassions ensemble ; souvent nous  
 » nous reposions au milieu des prai-  
 » ries ; quelquefois , il me disputoit le  
 » prix de la course ; quand il partoit  
 » le premier , j'étois sûre de l'atteindre ;  
 » et si je commençois par le devancer ,  
 » j'étois sûre d'être vaincue . D'autres  
 » fois , je me cachois dans le plus som-

» bre de la forêt ; mais impatientée  
 » d'être loin de lui , je cherchois moi-  
 » même à me trahir. Il obtenoit alors  
 » un tendre baiser , et par un caprice  
 » inoui , plus j'avois de plaisir à l'ac-  
 » corder , plus il avoit de peine à le  
 » cueillir ; on eut dit qu'il le ravissoit ;  
 » et sans en deviner la cause , je trou-  
 » vois que le prix étoit trop grand ,  
 » et que sa victoire étoit incomplète.

» Dans un de nos jeux , il attachâ  
 » mon carquois sur ses épaules , il prit  
 » mon arc et mes traits , et me regar-  
 » dant fièrement : — Me reconnois-tu,  
 » me dit-il ? — Tu es un enfant folâtre.  
 » — Oui , le folâtre Amour dont tu  
 » bravas si long - tems la puissance.  
 » — Mais , que veux-tu de moi ? — Je  
 » veux que tu m'aimes ! — Hé bien ,  
 » je t'aime. — Je veux me venger !

» — Venge-toi. — Je veux . . . : je  
 » l'ignore , hélas ! jamais pourtant je  
 » ne voulus si ardemment ! soumets-  
 » toi ! — Je suis soumise. — Apprends-  
 » moi donc ce que je desire , puisque  
 » ce que je desire est en toi ? — J'ignore  
 » comment il l'apprit ; j'ignore si je le  
 » devinai moi-même ; mais dans un  
 » instant tout me parut changé ; la  
 » Nature devint plus riante , l'air fut  
 » plus pur , la verdure plus animée.  
 » Toute remplie du Dieu dont j'avois  
 » senti la puissance , j'avois un voile  
 » étendu sur ma vue ; mes genoux  
 » chanceloient involontairement ; je  
 » rougissois lorsqu'il me regardoit , je  
 » me plaignois lorsqu'il ne me regar-  
 » doit plus ; j'avois murmuré contre  
 » son ardeur , je murmurois de la voir  
 » éteinte ; j'éprouvois un désordre pé-

» nible et délicieux ; j'avois mille desirs  
 » sans pouvoir en expliquer un seul ;  
 » je pressois mon amant dans mes  
 » bras , c'étoit tout-à-la-fois mon bon-  
 » heur et mon supplice. A ces momens  
 » en succédèrent de plus doux encore.  
 » Tantôt , nos âmes confondues s'ex-  
 » haloient en soupirs brûlans ; tantôt  
 » recueillis dans nos souvenirs , nous  
 » savourions lentement cette ivresse  
 » tendre et profonde dont le siège est  
 » dans le cœur , et qui survit à celle  
 » des sens !

» Mon amant se croyoit un Dieu ,  
 » parce qu'il étoit dans mes bras , et  
 » mon idolâtrie réalisoit sa flatteuse  
 » chimère : mais , hélas ! il n'étoit  
 » qu'un débile enfant , et nous nous  
 » perdîmes , en l'oubliant !... Ce tom-  
 » beau , mes larmes , vous rappèlent

» mon crime et mes malheurs ; la mort  
 » m'épargne encore pour les prolonger ;  
 » mais les Dieux , lassés de mes plain-  
 » tes , me réuniront bientôt à mon  
 » berger ! » Ses sanglots étouffèrent sa  
 voix ; elle voulut en vain poursuivre ,  
 je n'entendis plus que des soupirs :  
 attendri par ses pleurs , ému par ces  
 images enchanteresses où la Douleur  
 et la Volupté sembloient se confondre ,  
 troublé par le feu de son regard , qui  
 s'étoit animé pendant son récit , j'au-  
 rois donné ma vie , pour la rendre à  
 ce Palémon si chéri : l'avouerai - je ?  
 j'allois peut-être m'offrir pour le faire  
 oublier ; ainsi , par une pente insen-  
 sible , un sentiment dont je m'honorois ,  
 alloit me conduire à devenir coupable !  
 mais un Dieu me rappela que je ne  
 devois être qu'à Mazide ; je rougis d'un

égarement involontaire , et rendu à moi-même , je dis à la Nymphé , en la quittant , « votre douleur est juste , » et je ne chercherai point à vous consoler ; mais si l'intérêt qu'un informé prend à vos peines peut les adoucir , songez quelquefois que Praxile mêlera votre souvenir à celui de Mazide , et que si jamais il la retrouve , ils pleureront ensemble Palémon , et s'attendriront en songeant à vos malheurs ! » A ces mots je m'éloignai ! mais je conservai long-tems une tristesse qui tenoit presque de l'abattement , et plusieurs fois dans ma route je redis le nom de la Nymphé et de Palémon.



LIV

J. A B

je trav

n'avai

des Mo

de ces

ques-u

même

on fa

ai pré

grottes

cesse

l'Érèbe

en fût

rent qu



## LIVRE CINQUIÈME.

**J'**ABANDONNAI les rives du Penée ;  
je traversai le pays des Dolopes , et  
m'avançai jusqu'aux confins de celui  
des Molosses ; j'entendis les aboiemens  
de ces chiens gigantesques , que quel-  
ques-uns prétendent issus du gardien  
même des enfers ; un berger , dit-on ,  
osa favoriser ses terribles amours , et  
lui présenter une compagne , dans ces  
grottes profondes qu'il fait retentir sans  
cesse du bruit de sa triple voix. Tout  
l'Érèbe en frémit , et l'intrépide Nocher  
en fût lui-même effrayé. D'autres assu-  
rent que le Dieu Pan , amoureux d'une

jeune bergère , voulut en vain obtenir le chien caressant , tendre et précieux . gage d'un amour mutuel. Irrité de son refus , il la priva de cet ami fidèle ; il en fit un gardien terrible , d'une force monstrueuse , et d'un caractère indocile et cruel.

Je traversai la forêt de Dodone , dont les chênes prophétiques sont dépositaires des arrêts du Destin. Une foule innombrable importune sans cesse l'Oracle. Les uns viennent lui demander les moyens d'acquérir de grandes richesses , ou de prolonger leur vie : rarement lui demande-t-on les moyens de la rendre heureuse ! D'autres viennent le consulter sur le succès d'une entreprise , sur le sort de leur amour , sur la fidélité de leur compagne. Mais les Dieux nous ont



dérobé le mystère de l'avenir : leur regard seul peut en soutenir la vue. Ils se jouent de notre insensée curiosité , et l'Oracle , lui-même , la punit par sa réponse , dont le sens louche , embarrassé , semble tout-à-la-fois justifier nos craintes et nos espérances.

Non loin de Dodone , en remontant vers la Pélagonie , se trouve une chaîne de montagnes , dont les sommets escarpés se perdent dans les nues. Si le grand Hercule n'eût posé , non loin de-là , les bornes du monde , j'aurois cru les voir dans ces monts entassés. Là finissoit , du moins , la nature vivante. Des rochers nus et dépouillés dessinoient , sur un ciel grisâtre , leur front chauve et gigantesque. Tantôt ils s'élançoient dans les airs en obélisques aigus , ou s'éten-

K

doient en vastes plateaux ; tantôt , semblables à des tours , dont le bélier vient d'ébranler la base , ils menacent au loin la terre de leur chute. Ici , on les voit rongés par le Temps , se prolonger en tristes ossemens , et former une lugubre barrière , qui semble terminer l'empire du Jour. Plus loin , se trouvent d'inutiles déserts , des régions glacées , que le Soleil craint d'éclairer de ses rayons ; sa lumière n'y pénètre jamais qu'à travers un horison embrumé. Le Jour y prend toute l'horreur des Ténèbres.

Lorsque l'Amour eut répandu dans la Nature cette chaleur bienfaisante qui lui donne le mouvement et la vie , l'Indifférence qui gissoit engourdie sur des monceaux de matière inanimée ,

réveillée par ses feux régénérateurs ;  
 lui abandonna l'empire du monde ,  
 et vint fixer son séjour dans ces lieux ,  
 jusqu'alors inhabités. Le Silence et la  
 Mort y règnent avec elle. Tout se tait ,  
 tout meurt à ses entours. La terre  
 stérile ne se pare point de fleurs ; les  
 arbustes n'y croissent point leurs  
 jeunes rameaux ; les Echos n'y ré-  
 pètent jamais ni le murmure des  
 eaux , ni celui de Zéphire , lorsqu'il  
 agite la verdure naissante du Printems.  
 Jamais Philomèle n'y soupira ses  
 amours ; jamais la voix de la jeune  
 Bergère n'y redit les chants qu'elle  
 avoit appris de son Berger. Un froid  
 mortel enchaîne la Nature , détruit  
 sa force productrice ; on la croiroit  
 encore dans les bras du Cahos.

C'est là que se forment les neiges

K 2

monotones. C'est de-là que partent ces vents glacés , qui promènent , dans nos champs , le char glacé des Hivers. Ennemie de la création , l'Indifférence , alors , s'agite sous ses glaçons ; elle déploie son voile de frimats. Flore , alarmée , voit ravager son aimable empire : mais l'Amour la console , en lui montrant les tendres bourgeons que son flambeau va faire éclore , lorsqu'il ramènera sur la terre rajeunie , la brillante cour du Printems.

Sourde au cri de la Gloire , à la voix de l'Humanité , au récit des belles actions , l'Indifférence ne se réveille que pour porter ses glaces dans les cœurs assez lâches pour l'invoquer. Elle souffle sur eux ; et dans l'instant ce feu sacré , principe du

sentiment et de la vertu , s'éteint pour ne plus se rallumer. Semblables à ces infortunés que pétrifioit le seul aspect des Gorgones , ceux dont elle vient d'exaucer les vœux, en prennent, tout-à-coup , la froide insensibilité. Les accens d'une voix chérie , la douce impression du Soleil levant , la vue de leur patrie , les embrassemens d'un Père , d'une Mère adorée , ne les touchent plus : le Desir et le Remords épuiseroient en vain leurs traits contre leur âme endurcie ; leur vie n'est plus qu'une longue mort.

Les Amans , fatigués de leur peines , s'adressent à l'Indifférence pour les voir cesser. Elle détruit le pouvoir qui les tenoit enchaînés. Leurs fers se brisent ; l'image de l'objet aimé s'efface ; sa présence ne les charme plus ;

K 3

son souvenir n'appelle plus la tendre Rêverie; ils ne murmurent plus contre ses rigueurs ; ils embrasseroient même leurs rivaux.

J'entendis un jeune homme de Mitilène, dont l'Indifférence avoit exaucé les vœux. « Heureux , disoit-il , celui » qui peut retrouver sa raison , après » l'avoir perdue ; heureux celui qui » peut briser les liens dans lesquels » une beauté cruelle le tenoit engagé ! » Idamé , je t'aimois hier ; aujourd'hui , je ne t'aime plus : mais je » ne te hais pas ; ton amour m'est » aussi indifférent que ta colère. »

Je vis approcher deux jolis enfans ; ils soupiroient tous deux : on lisoit dans leurs regards ingénus combien ils craignoient de se voir exaucés. « Je ne veux plus aimer le volage

Damon , disoit la Bergère. » — « Je  
 » ne veux plus aimer la jalouse Cloé ,  
 » disoit le jeune Berger. » — « Ses  
 » infidélités me donnent la mort. » —  
 « Son amour est une tyrannie. » — « Il  
 » a promis de n'aimer que moi , et  
 » sourit à toutes mes Compagnes. »  
 » — « Hier encore , elle juroit de n'être  
 » plus jalouse , et m'arracha les fleurs  
 » que je tenois d'une sœur chérie. »  
 » — « Déesse , armes-toi de toute ta  
 » puissance , pour m'empêcher d'aimer  
 » le cruel Damon ! » — « Oui ! fais  
 » que je cesse d'aimer Cloé : jamais  
 » triomphe ne te sera plus glorieux ! »  
 Ils pleuroient tous deux , et je fus  
 attendri. « Aimables enfans , leur  
 » dis-je , ce n'est point ici qu'habite  
 » le Dieu qui peut guérir vos peines ;  
 » vous le trouverez dans le bocage

» qui reçut vos premiers sermens.  
 » Les soupirs de Damon , l'attendris-  
 » sement de Cloé vous feront recon-  
 » noître sa présence. Que Damon  
 » tombe aux genoux de son Amante ;  
 » que Cloé lui tende sa belle main ;  
 » le sourire reparoîtra sur vos lèvres ,  
 » le pardon sera dans vos cœurs ; Cloé  
 » ne sera plus jalouse , et Damon ne  
 » paroîtra plus infidèle. »

Je trouvai ensuite le jeune Endymès,  
 cité dans Athènes pour son luxe et sa  
 prodigalité. Qu'il étoit différent de ce  
 brillant Endymès , que j'avois connu  
 jadis à Mégare , lorsqu'il cherchoit à  
 embellir des grâces de l'esprit , celles  
 qu'il tenoit de la Nature , et qu'il y  
 ajoutoit le prestige des grandes ri-  
 chesses ! Timide , abattu , son regard  
 étoit modeste , sa physionomie mé-



lancolique ; tout annonçoit un sentiment profond et malheureux. Il vint se jeter dans mes bras ; il m'apprit son amour pour Mazide , ses inutiles efforts pour lui plaire : il me raconta ses tourmens : il en avoit trouvé le terme dans ce séjour glacé. Ses feux n'existoient plus ; mais les vertus de Mazide en prolongeoient le tendre souvenir. Il me répéta tout ce qu'Héliodore m'avoit appris , sur l'oracle que la modestie de Mazide avoit tenu si long-tems caché.

« Lorsqu'on sut dans la Grèce, pour-  
 » suivit-il, que la fille d'Euloclès étoit  
 » sur le point de choisir un époux,  
 » on accourut en foule, disputer sa  
 » main, et faire briller à ses yeux  
 » les avantages qui pouvoient l'é-  
 » blouir.

» Un jeune Guerrier se fit remar-  
 » quer parmi les prétendans ; sa stature  
 » étoit haute et robuste ; il étoit armé  
 » d'une lourde massue ; et se couvroit ,  
 » à l'exemple d'Hercule , des dépouilles  
 » d'un lion énorme qu'il avoit terrassé.  
 » L'Oracle ne peut désigner que moi ,  
 » dit-il , d'un ton ferme et assuré ;  
 » mes travaux ont égalé ceux du demi-  
 » Dieu dont je porte le vêtement ; ma  
 » Patrie reconnoissante a voté des  
 » jeux publics en mon honneur ; Ve-  
 » nez , fille d'Euloclès , vous associer  
 » à ma gloire. On placera votre statue  
 » à côté de la mienne , et chacun  
 » croira voir Hercule épousant Hébé.

» Un Ambassadeur du Roi de Ly-  
 » die , qui se trouvoit à Athènes ,  
 » demanda la main de Mazide , au  
 » nom de son Maître. Vous partage-

» rez , lui dit-il , les honneurs divins  
 » qu'on lui rend. Placée sur un trône'  
 » d'or , vous verrez cent jeunes es-  
 » claves , brûler à vos pieds les par-  
 » fums destinés aux Dieux. Les Prêtres  
 » vous réserveront la première portion  
 » dans les sacrifices. En adorant la  
 » puissance de mon maître , on adorera  
 » votre beauté : les Peuples en seront  
 » idolâtres , et l'Asie vous comptera  
 » parmi les Déeses qu'elle honore et  
 » qu'elle chérit.

» Un Poëte , vêtu d'un long man-  
 » teau de pourpre , tel qu'on nous  
 » peint Apollon , la couronne de lau-  
 » rier sur la tête , une lyre d'or à la  
 » main , se présenta devant Mazide.  
 » Au moment où il préluda , tous les  
 » Assistans se turent ; moi même ,  
 » j'en fus ému. Sans doute , c'étoit

» avec des accens si doux qu'Orphée  
 » attendrissoit les féroces habitans des  
 » bois !

» Il vanta les charmes et les avan-  
 » tages de la Poésie. Elle embellit la  
 » Vertu, disoit-il, et donne plus d'é-  
 » clat à la gloire : le Temps ronge le  
 » bronze et le marbre le plus dur ; il  
 » ne peut rien sur les ouvrages du Gé-  
 » nie. Achille respire encore dans les  
 » vers d'Homère , et sa renommée  
 » survit à son tombeau. La postérité  
 » la plus reculée admirera la beauté  
 » d'Hélène : la vôtre sera célèbre  
 » comme la sienne , et votre image ,  
 » tracée en caractères de feu , offrira  
 » aux siècles avenirs , le modèle parfait  
 » des vertus qui font le bonheur des  
 » hommes , et des grâces touchantes  
 » qui le promettent !

» Mazide écoutoit sans émotion ;  
 » les éloges qu'on lui donnoit ; elle en  
 » recevoit l'hommage , avec cette  
 » tranquillité modeste , également  
 » éloignée de l'orgueil et du mépris.

» Euloclès répondoit pour elle , que  
 » les Dieux seuls devoient prononcer  
 » sur son sort , et nommer son époux.  
 » Ils ne se sont point expliqués encore ,  
 » et Mazide semble desirer de voir  
 » prolonger leur silence.

» Je voulus lui déclarer ma flamme ;  
 » elle me répondit , en souriant : Ma-  
 » zide pourroit-elle espérer de fixer le  
 » brillant Endymès , que les beau-  
 » tés d'Athènes se sont vainement  
 » disputé. Continuez d'éblouir le  
 » monde ; mais le modeste Hymen  
 » seroit intimidé de l'éclat qui vous  
 » environne.

L

» Accablé de ses refus ; ne pouvant  
 » espérer le bonheur , j'ai cherché  
 » le repos , et je gémis de l'avoir  
 » trouvé. »

Tel fut le discours d'Endymès. Je lui fis , à mon tour , le récit de mes voyages , et de mon projet. Il partit pour Athènes ; et nous nous séparâmes en faisant des vœux l'un pour l'autre.

Je traversai le triste empire de l'Indifférence ; je parvins jusqu'au sanctuaire qu'elle habite ; mais je me hâtai d'en sortir ; un froid mortel commençoit à me saisir , et je crois même que , dès cet instant , j'aurois moins aimé Mazide , s'il n'y avoit eu quelque chose de divin dans le sentiment que j'éprouvois pour elle.



## LIVRE SIXIÈME.

Non loin du séjour de l'Indifférence , s'élève le palais magique de la Coquetterie , qu'elle a construit des glaces même dont elle est environnée. Les murs répandent au - dehors un éclat perfide. Les objets ne s'y présentent jamais que sous un jour faux , et sous des formes empruntées ; mais les ornemens flattent et séduisent ; on se plaît dans les aimables erreurs qu'ils présentent ; on caresse des illusions mensongères , mais enchantresses ; et l'on craindrait de ren-

L 2

contrer la Vérité , qui en seroit le terme.

La Divinité qui habite ce palais , paroît toujours belle ; mais il est difficile de distinguer ses véritables traits : quelquefois un Diadème pare sa tête ; ses cheveux , d'un noir d'ébène , tombent en boucles mouvantes sur ses épaules d'ivoire ; l'or et la pourpre flottent à plis ondoyans autour de sa taille majestueuse , et semblent ajouter à la noblesse de son maintien : d'autres fois , c'est une Bergère naïve , à la blonde chevelure , au teint vermeil , à la taille légère.

Je la vis : elle étoit voilée , comme les filles d'Athènes lorsqu'elles portent les gâteaux sacrés aux mystères de Cérès : sa physionomie étoit aussi décente que sa parure : c'étoit la Pu-



deur elle-même , lorsqu'elle préside aux fêtes de l'Hymen.

Nouveau Protée , toujours aimable et toujours dangereux , elle se prête à toutes les formes. Ingénieuse à les saisir , elle les embellit de ses grâces perfides : la douleur qu'elle feint devient plus touchante ; le sentiment se peint sous des traits plus puissans : elle mêle , avec art , les caresses et les reproches ; les refus avec le plus tendre abandon.

Auprès d'un Amant timide , elle affecte de l'ingénuité , de l'embarras ; elle le rassure par ses craintes même ; ses regards incertains ne tombent sur lui qu'avec peine , et semblent lui dire qu'elle ignore l'art de se défendre , comme il ignore l'art d'attaquer.

Auprès d'un Amant audacieux ,

L 3

elle met en usage la raillerie piquante , les caprices , la brillante saillie : elle l'agace en le repoussant ; elle cède , en ayant l'air de lui résister , et l'insensé triomphe , et murmure encore de ses rigueurs.

Lorsqu'elle veut captiver un Amant sensible , la rougeur de son teint semble annoncer le trouble de l'âme ; les tendres aveux se pressent sur ses lèvres ; son regard est caressant comme son langage ; le desir ne craint plus de paroître ; l'Amour , devenu moins sévère , semble près d'en accorder le prix ; mais la cruelle échappe au trait dont on la croit blessée ; elle insulte au feu qu'elle allume ; elle fuit son crédule amant , et rit de son désespoir.

Un prétendu Sage , l'insensible

Erictès , avoit franchi les monts inaccessibles dont le séjour de l'Indifférence est environné ; il s'étoit présenté devant elle , et lui avoit adressé ces mots : « chaste Sœur de l'Etude ,  
 » mère des Méditations profondes ,  
 » Indifférence , je te salue : s'il est  
 » vrai que je combattis l'Amour dans  
 » mon cœur et dans mes écrits , viens  
 » seconder mon zèle et mes travaux !  
 » Éteignons le flambeau de ce Dieu ,  
 » qui trouble l'Univers , abolissons son  
 » Culte , renversons ses Autels , et que  
 » les mortels , affranchis de son joug ,  
 » soient tout-entiers à la Sagesse. »

Il revenoit , fier de son insensibilité ; mais la Coquetterie l'aperçut , et voulut l'ajouter à ses conquêtes. Elle prit la robe étoilée et le compas d'Uranie. Son attitude étoit sévère et

sa parure négligée. Mais que d'artifices et de grâces dans cet abandon ! Tous ses charmes sont voilés ; mais aucun n'échappe à l'imagination du Sage : son œil n'en voit aucun et son cœur les suppose tous. « Venez m'aider, lui dit-elle, dans mes sublimes travaux. » Erictès, enivré, saisit l'astrolabe ; mais bientôt son regard se trouble, l'Astre s'éclipse, il ne voit plus que la déesse, et lui dit, en tremblant ; « Vous voulez que je lise dans les Cieux ; laissez-moi plutôt lire dans vos regards. Le Ciel est à vos pieds, s'il est, comme on le dit, le séjour du bonheur ! »

Le lendemain, la Déesse prend les traits et l'habillement de Diane ; elle chausse le léger brodequin ; relève sa robe avec une agraffe, et la laisse

flotter au gré des vents. Elle s'élance vers les forêts , en invitant Erictès à la suivre et à l'imiter. Le Sage s'arme et marche à ses côtés. Il s'enfonce avec elle , dans l'épaisseur des bois ; il en loue l'ombre et la fraîcheur : l'obscurité le favorise ; il hasarde un timide aveu ; un sourire de la Déesse le récompense et l'encourage. Le troisième jour, elle tresse une couronne de fleurs ; Erictès la met sur sa tête ; il s'approche d'un autel de l'Amour , et lui dit : « Dieu puissant ! j'avois » méconnu ton Culte ; mais j'en suis » puni par mes regrets. Permets-moi » de te consacrer ma vie : je vais » brûler mon livre sur ton Autel ; je » sens , au feu qui m'anime , que tu » es le Dieu du bonheur , et que toi » seul , tu peux le donner. »



A peine a-t-il prononcé ces mots ; qu'un regard dédaigneux de la Déesse lui apprend le mépris qu'elle fait de sa conquête : il veut tomber à ses genoux , elle le repousse et disparaît. Le Sage voulut envain la poursuivre ; honteux , désespéré , il versa des larmes inutiles ; et , pour se consoler , il recommença son livre.

Il est , dans le palais de la Coquetterie , des ateliers secrets où la Déesse prépare les charmes qui lui assujettissent les cœurs , et qui assurent sa puissance : une foule de petits Génies y travaillent sans cesse ; ils s'occupent à imaginer de nouveaux ornemens , et de nouvelles parures : tantôt , c'est l'or pur qui se mêle à l'or d'une blonde chevelure ; qui étincelle sur un voile transparent et léger , comme

on le voit briller à travers les ondes du fleuve dont il enrichit les bords. Tantôt , ce sont des fleurs , dont ils mêlangent les couleurs et les formes ; l'iris éclatant de l'oiseau de Junon , s'unit avec elles , et flotte majestueusement sur la tête d'une beauté fière ; le tendre lilas ombrage le front des Bergères , et se marie à la rougeur qui le colore. Ils imitent l'habillement sévère des Lacédémoniennes ; la parure élégante des femmes d'Athènes , la robe voluptueuse de celles de Milet. Ils renferment un joli pied dans une chaussure délicate , ou le pressent mollement d'un léger brodequin.

Parmi tous ces Génies , il en est un bizarre , qui prononce , agit toujours au hasard , et dont les caprices sont reçus comme des lois. Ennemi de la

Nature , il est presque toujours en lutte avec elle ; il métamorphose la brune piquante en blonde langoureuse ; il grossit une taille légère , ou détruit les grâces d'un aimable embonpoint : il voile un sein charmant ; il déforme les traits , détruit les proportions ; il asservit la beauté qui lui obéit en gémissant , et la Laideur s'applaudit de la trouver si docile.

Dans l'endroit le plus retiré du palais , se forgent avec mystère , les armes dont se sert la Coquetterie , pour lutter contre le Tems et réparer ses outrages. La blancheur de la Bergère rêveuse ; le coloris animé d'une Amante sensible ; la chevelure soyeuse de l'enfance ; l'arc d'un sourcil noir et majestueux , s'y travaillent avec un art presque aussi puissant que la Nature.



Une vieille Courtisane de Naxos étoit venue s'y rajeunir : déjà , deux rangs de perles émaillées brillent à travers le corail emprunté de ses lèvres : déjà , les lys et les roses refleurissent sur son teint ; on eut cru voir une jeune beauté , Compagne de Vénus ou de Flore. Les Amours trompés , reviennent autour d'elle ; et ramènent l'essaim des Jeux et des Ris. Un jeune homme , séduit , l'aime et la captive ; mais , hélas ! le premier baiser détruit les lys et les roses : le charme est rompu ; les Amours effrayés s'enfuient ; son Amant l'abandonne ; elle reste seule , avec sa honte et ses regrets.

On vient de toutes les parties de l'Univers recueillir les Oracles de la Déesse. Son palais est toujours rem-

M

pli d'un nombre infini de femmes , qui viennent implorer ses faveurs. Les unes lui demandent les moyens de rendre leur regard plus animé , et leur sourire plus malin. Une autre veut , par de feintes larmes , ajouter à l'intérêt qu'elle inspire. Une troisième veut préparer adroitement une rupture , pour ramener un heureux raccommodement. Celle-ci vient chercher des prétextes , pour accuser , la première , l'Amant qu'elle veut quitter , et lui trouver des torts dont elle est coupable.

Je voulus entrer dans le palais de la Déesse. J'allois l'aborder , et braver ses enchantemens , lorsqu'en m'approchant d'elle , je lui trouvai les traits de Mazide ; elle en avoit le maintien décent , et les grâces timides : c'étoit

Mazide elle même ; et tout autre que moi s'y seroit trompé : mais mon cœur ne fut point abusé par ce prestige :

« Cessez , m'écriai-je , ô Déesse ! de  
 » vous jouer d'un malheureux amant ;  
 » votre art puissant peut vous égaler  
 » à Vénus ; mais vous ne sauriez res-  
 » sembler à Mazide : vous en avez les  
 » traits ; vous les embellissez peut-  
 » être ; mais il leur manque l'âme qui  
 » les anime. Votre regard est celui  
 » de Mazide ; mais il veut comman-  
 » der l'Amour , et Mazide l'obtient  
 » sans l'exiger. »

« J'ai voulu te plaire , me répondit  
 » la Déesse , avec une feinte bonté ,  
 » et j'ai pris les traits de Mazide ;  
 » c'est le plus bel éloge que je puisse  
 » faire d'elle et de toi. Heureux  
 » Praxile ! vas sacrifier à la constance ,

M 2

» et mériter Mazide. L'Amour lui  
 » inspirera le desir de te plaire ; et  
 » j'y joindrai les moyens de te plaire  
 » toujours. »

« Je vous rends grâces de vos dons ,  
 » repris-je , ils seroient inutiles à  
 » Mazide : elle n'est jamais plus belle  
 » que lorsqu'elle veut le paroître moins ;  
 » elle n'est jamais plus touchante que  
 » lorsqu'elle ne cherche pas à inté-  
 » resser ; elle n'est jamais plus elle-  
 » même que lorsqu'elle ne songe pas  
 » à ce qu'elle est. »

J'avois à peine achevé ce discours ,  
 que la Déesse , qui se crut outragée ,  
 me menaça de toute sa vengeance.  
 « Fuyez , me dit un jeune homme ,  
 » qui avoit été le témoin de son cour-  
 » roux ; fuyez un ressentiment dont  
 » vous seriez la victime. Plus heureux

» que moi , dérobez-vous à ses fu-  
 » reurs. Comme vous , j'avois méprisé  
 » ses dons ; elle m'en a puni par ceux  
 » qu'elle a fait à Niséis ; elle l'a ren-  
 » due légère , inconsidérée , ambi-  
 » tieuse d'hommages. Sous les traits  
 » d'une femme , elle a l'âme d'un  
 » conquérant. Elle méprise les amans ,  
 » et ne veut s'entourer que d'esclaves ;  
 » elle me rejette , moi , qui lui con-  
 » sacrois mes jours , qui ne formois  
 » pas un vœu qui ne fut pour elle , et  
 » qui , pour son bonheur , immole-  
 » rois mon amour même , si le sacri-  
 » fice étoit en ma puissance ! On m'a  
 » parlé d'un temple que l'Amour a  
 » fait construire près d'ici , pour op-  
 » poser son culte à celui de la coquet-  
 » terie. On y célèbre une fête magni-  
 » fique ; j'y cours. Puisse ce Dieu, sen-

» sible à mes peines, me rendre le  
» cœur que j'ai perdu, et vous conser-  
» ver celui de Mazide ! »

« Je veux vous suivre, lui dis-je ;  
» je veux me présenter à ce Dieu  
» charmant : il m'embrâsa de tous  
» ses feux, il me doit toutes ses  
» faveurs. »



## LIVRE SEPTIÈME.

**N**ous traversâmes rapidement l'empire de la Coquetterie. A peine en eûmes-nous franchi les limites , que nos yeux se dessillèrent. Nous retrouvâmes la Nature simple et sublime , et la lumière du jour dans toute sa pureté. Nous crûmes sortir d'un long rêve , d'un de ces spectacles où des enchanteresses se jouent de nos regards par les objets fantastiques qu'elles nous présentent.

Nous aperçûmes , dans le lointain, le temple de l'Amour , et nous ne

tardâmes pas d'éprouver la douce influence du Dieu que nous y allions adorer. Nous montâmes la petite colline , dont il couronne le sommet ; le frontispice , les colonnes qui le soutiennent , sont d'un marbre d'une blancheur éclatante ; l'architecture en est élégante et simple , mais d'un travail admirable. L'Amour bannit de son temple les richesses dont la piété des mortels décore et surcharge les autels des Dieux. Créateur des beaux arts , il aime à s'en voir consacrer les prodiges , à les rassembler autour de lui. Chaque tableau , chaque bas-relief est un monument qu'ils élèvent à sa gloire , et qui célèbre ses triomphes ou ses plaisirs.

Ici , on le voit représenté sur un char que traînent des papillons , mais



si petit qu'on le prendroit pour une feuille de rose , qui vogue au gré des zéphirs.

D'un autre côté , il est peint sur le char même de Cibèle ; deux lions écumans le traînent à peine ; il les écrase du poids de sa puissance. On voit qu'ils portent le Maître du monde.

Je le vis tel qu'il s'offrit en songe à Psiché, lorsqu'il l'éblouit de sa beauté ; la Nymphé paroît endormie ; elle est agitée , palpitante ; une sueur voluptueuse brille sur son front d'ivoire ; ses joues sont animées du plus vif incarnat ; sa bouche semble exhiler des feux. On devine , à sa rougeur , à son abandon , que c'est l'Amour qu'elle rêve , et que ce Dieu , maître de ses sens , lui fait connoître sa

puissance , et l'enivre de ses plaisirs.

Dans un autre tableau , il presse les flancs d'un Centaure , et le harcèle de ses traits ; sa flamme étincelle dans les regards du monstre , qui se précipite dans une prairie où se jouaient une foule de Nymphes : elles ont pris la fuite. Une seule , moins timide , s'est élancée sur la croupe du Centaure. Les Vents font voltiger sa chevelure , et soulèvent ses vêtemens. Le Centaure détourne la tête , et ses regards brûlans semblent dévorer sa conquête ; mais la Nymphé le pousse vers l'endroit le plus sombre de la forêt.

Ailleurs , il guide la main amoureuse de celle qui , la première , essaya de crayonner des traits chéris ,

et l'instruit à fixer l'ombre fugitive de l'Amant qui va s'éloigner.

On le voit encore jouant de la lyre : un jeune Satyre l'écoute , et cherche à l'accompagner de sa flûte : mais une Nymphé , qu'on apperçoit dans l'ombre, conjure l'Amour de lui donner d'autres leçons.

Je vis enfin l'Amour la serpe à la main : il attachoit au tronc d'un lugubre cyprès , les rameaux lians d'un rosier fleuri. Ainsi , les emblèmes du Plaisir et de la Mort sembloient se réunir et se confondre. Telle est l'image de la vie ; c'est sous des fleurs que la Nature et l'Amour nous en déguisent le terme : heureux celui qui sait les démêler et les cueillir au milieu des épines qui les accompagnent !

Nous trouvâmes dans le temple une

foule de Bergers et de jeunes Bergères qui venoient présenter leurs offrandes. Jamais les marches del'autel n'étoient rougies du sang des victimes ; jamais la blanche génisse , ni le fier taureau n'y tomboient sous le fer sacré. On ne présentoit au Dieu que des fleurs dont on formoit des festons ; que de tendres colombes , qui , s'échappant des doigts d'albâtre des Prêtresses , prenoient leur essor au milieu des flots d'encens qui s'élevoient de toutes parts. On les voyoit errer autour des lambris sacrés , et se réfugier dans le sein même du jeune Dieu qui sou-  
rioit de leur effroi. ....

Des enfans des deux sexes , et de la plus grande beauté , célébroient les louanges du Dieu , et chantoient des hymnes en son honneur.

« Dieu puissant , disoient-ils , la  
 » foudre de Jupiter est moins rapide  
 » que tes traits ; ta flamme dévorante  
 » pénètre les rochers même. Elle épa-  
 » nouit la fleur naissante ; elle em-  
 » brâse le souffle des Zéphirs ; elle  
 » porte par-tout le desir et la jouis-  
 » sance.

« Aucun être n'échappe à ton pou-  
 » voir ; le tigre d'Hircanie et le lion  
 » des déserts viennent lécher hum-  
 » blement tes pieds. Le léger papillon  
 » te rend hommage , en pompant les  
 » sucs parfumés de la fleur qu'il en-  
 » tr'ouvre en la caressant.

« Dieu charmant , tu prêtes aux  
 » rayons du jour un nouvel éclat ; et  
 » les nuits silencieuses s'embellissent  
 » de tes plaisirs.

« Dieu terrible , tu détruis les Empi-

N

» res , tu fais crouler les plus hauts  
 » remparts ; tu incendies les grandes  
 » cités. Le farouche Dieu de la Guerre  
 » s'enchaîne à ton char : tu l'irrites ,  
 » tu l'apaises à ton gré ; tu calmes ou  
 » tu redoubles ses fureurs.

« Dieu de la Jeunesse , tu gonfles le  
 » sein délicat de la Vierge timide ; tu  
 » fais palpiter son tendre cœur ; tu voi-  
 » les ses yeux d'une humide volupté ; tu  
 » l'embrâses d'un feu qu'elle ignore !  
 » ses desirs devancent ta victoire et sa  
 » défaite : les larmes qu'elle répand ,  
 » la douce honte qu'elle éprouve sont  
 » autant de triomphes pour toi.

« Dieu des bergers , tu charmes leur  
 » innocente vie , et tu souris à leur sim-  
 » plicité. Ecarte les traits dont tu bles-  
 » ses quelque fois les Rois ; ne trouble  
 » point la paix de nos boçages ; ne si-

» gnale ta puissance que par nos plai-  
» sirs ! »

Je m'avançai jusqu'aux pieds de l'Amour même : combien je fus ému par sa présence ! Celle de Mazide pouvoit seule me faire éprouver un trouble pareil.

Il étoit appuyé sur les Grâces , et se tournoit quelquefois du côté de la Folie. Qu'il me parut aimable dans ses jeux , dangereux dans ses caresses ! Enfant capricieux , il changeoit à tous les instans de langage et de volonté. On le voyoit rire et pleurer tout-à-la-fois ; irrité par les refus , il desiroit toujours ce qu'on avoit l'air de lui défendre ; il demandoit en enfant soumis , et jouissoit en maître.

Il tenoit , dans ses mains , cet arc puissant qui lui soumet la Nature ;

N 2

son carquois étoit rempli d'une multitude de petits traits , plus aigus mille fois que le dard acéré de l'Abeille. Les blessures qu'ils font ne donnent point la mort ; mais une inquiétude secrète les accompagne. Le regard devient fixe , les yeux égarés ; les joues se colorent d'une rougeur brûlante, qui fait place à la pâleur livide , au frisson glacé de la fièvre. On fuit la lumière du jour , la nuit n'a pas assez d'obscurité ; puis , tout-à-coup , on se plaint des ténèbres ; on appelle l'Aurore ; on invoque le retour du Soleil. On est agité de mille sentimens contraires ; on passe , tour-à-tour , de l'extrême désespoir à l'extrême bonheur ; on conçoit , dans un instant , mille projets insensés , qui , détruits par la raison , reviennent sous une



**forme nouvelle. Ainsi la vie se consume au milieu de ces agitations brûlantes qui en font le tourment et la félicité.**

Lorsque le Dieu m'aperçut, il me sourit, et ce sourire me fit tressaillir, comme un baiser que j'aurois reçu de la bouche même de Mazide. « Dieu » puissant, lui dis-je, vous savez si » j'ai connu les tourmens que vous » faites éprouver, et si j'en ai murmuré. » Faites-moi connoître vos plaisirs; » mais que Mazide les partage; ou » que je sois toujours malheureux ! »

J'allois poursuivre; mais déjà le sacrifice étoit achevé. Une jeune Prêtresse sortit du sanctuaire; et toute la foule, qui vouloit l'entendre, la suivit dans le bois sacré. Elle devoit raconter l'histoire touchante d'une Bergère trop long-tems insensible, ses

orgueilleux dédains , ses remords tardifs , sa punition sévère , et le malheur de son fidèle amant. Elle s'assit sur un siège de gazon ; ses belles joues se colorèrent du plus vif incarnat , en se voyant entourée d'un si grand nombre de spectateurs ; elle commença , d'une voix émue , le récit suivant :

« Long-tems après le règne de l'âge  
 » d'or , lorsque les crimes des hommes  
 » eurent forcé l'innocence et le bonheur  
 » à se réfugier dans le Ciel , les Dieux  
 » sourioient encore quelquefois aux  
 » plaines de la Thessalie. Souvent , ils  
 » se dépouilloient de leur divine grandeur , pour venir sur les bords rians  
 » du Pénée , se mêler aux jeux des  
 » bergers , disputer avec eux le prix  
 » de la danse ou du chant , obtenir ou  
 » ravir même celui de l'Amour. Sou-

» vent , le grand Jupiter déposoit sa  
 » foudre et le sceptre du monde , pour  
 » y soupirer aux pieds d'une beauté  
 » timide , et solliciter , en simple  
 » mortel , des faveurs dont il récom-  
 » pensoit en Dieu ; mais qu'il eût  
 » rougi de devoir à son rang suprême.

« Les Nymphes , les Dryades , les  
 » Faunes , les Satyres , confondus  
 » avec les mortels , prenoient part à  
 » leurs plaisirs , embellissoient leurs  
 » fêtes champêtres ; et l'Amour , qui  
 » se plait à détruire l'orgueil des  
 » rangs , rendoit souvent les bergers  
 » plus heureux que les Dieux. Il écar-  
 » toit de ces aimables retraites la folle  
 » ambition , le bruit de la guerre et  
 » des combats ; il y régnoit seul avec  
 » les Plaisirs : on n'y connoissoit d'au-  
 » tres peines que celles que l'Amour

« donne, et qui nous préparent à son  
 » bonheur : on n'avoit d'autre ambi-  
 » tion que celle de plaire ; d'autre  
 » crainte que celle de ne pas plaire assez.

« L'Amour protégeoit les passions  
 » naissantes , ramenoit les amans in-  
 » fidèles , consolait les amans malheu-  
 » reux. La beauté , sur-tout , étoit sûre  
 » d'être écoutée ; mais il falloit y join-  
 » dre une âme tendre , un cœur naïf.

« La beauté , disoit-il , est le pre-  
 » mier don du Ciel , et le plus précieux  
 » ornement de ma Cour ; mais la  
 » Coquetterie rend ce don funeste , et  
 » fait servir au malheur des hommes un  
 » bienfait qu'on ne reçut que pour eux.

« Une coquette est une espèce de  
 » monstre , d'autant plus dangereux  
 » qu'il est plus aimable , et qu'il pro-  
 » met plus de plaisirs ; elle trompe

» sous les dehors du sentiment et de  
 » la vérité ; c'est en caressant qu'elle  
 » déchire : elle se joue de ce qu'il y  
 » a de plus saint parmi les hommes ;  
 » car l'Amour est une passion qu'on  
 » doit d'autant plus respecter qu'elle  
 » est involontaire, et qu'elle naît d'une  
 » sympathie mutuelle, dont les Dieux  
 » se sont réservés le mystère.

« Malheur à celles qui veulent allu-  
 » mer des feux si purs, par d'autres  
 » séductions que celles de l'Amour  
 » même. Tels étoient les discours du  
 » Dieu : aussi, donnoit-il quelquefois  
 » des preuves éclatantes de son pouvoir  
 » et de sa vengeance. O vous, qui savez  
 » aimer, apprenez-en un exemple terri-  
 » ble : écoutez l'histoire de Dionée. [ 1 ]

---

[ 1 ] Voyez la Note, à la fin de l'ouvrage.

« Dionée , à quinze ans , ressembloit  
 » à ces fleurs naissantes dont s'énor-  
 » gueillit la Nature , et qu'elle fait  
 » éclore pour s'en parer. Sa taille  
 » élégante avoit la souplesse du liant  
 » peuplier , dont la tige ondoyante  
 » se balance au moindre zéphir ; le  
 » lys étoit moins blanc que son teint ;  
 » l'ébène moins noire que ses che-  
 » veux ; et la rose naissante n'avoit  
 » pas le coloris de ses joues ani-  
 » mées. Son sourire ressembloit à  
 » celui de Vénus , lorsqu'elle com-  
 » mande aux Desirs d'atteler son char ,  
 » et qu'elle va chercher son Adonis  
 » au milieu des bois ; ou que tres-  
 » sant des couronnes pour le Dieu  
 » Mars , vainqueur des combats , elle  
 » se dispose à en triompher à son  
 tour.

« Il ne manquoit à Dionée que de  
 » savoir aimer comme elle savoit  
 » plaire ; mais toute entière à la Co-  
 » quetterie , elle n'accordoit rien au  
 » sentiment. Entourée de mille adora-  
 » teurs , c'étoit toujours au plus volage  
 » qu'elle adressoit le premier regard.  
 » Avide de nouveaux hommages , elle  
 » en cherchoit de nouveaux sans cesse :  
 » semblable à Circé , elle se jouoit  
 » des amans dont elle avoit fixé les  
 » vœux ; elle vouloit conquérir et  
 » dédaignoit de régner sur les cœurs  
 » qu'elle avoit asservis.

« Les Dieux lui pardonnerent long-  
 » tems , parce qu'elle étoit belle ; les  
 » bergères lui pardonnoient , parce  
 » que sa coquetterie réparoit les maux  
 » que faisoit sa beauté , et les bergers  
 » lui pardonnoient leurs peines , en

» faveur des plaisirs qu'elle faisoit  
» espérer.

« Thalaïs se distingua parmi eux ,  
» par des mœurs douces , par une  
» âme ardente , par un amour dont la  
» durée devoit être éternelle. Épris de  
» la belle Dionée , il ne vouloit avoir  
» de talens que pour lui plaire , de  
» vertus que pour s'en faire estimer ;  
» souvent il lui disoit : je vous aime ,  
» comme on aime les Dieux , sans  
» pouvoir définir le sentiment que  
» j'éprouve ; l'idée de votre supériorité  
» m'accable et ne m'humilie pas ; je  
» serois moins heureux , mille fois ,  
» si je me sentoiss moins au-dessous  
» de vous.

« Il lui disoit encore : réglez ,  
» belle Dionée , réglez , c'est-là votre  
» partage ; mais imitez ces Dieux à



» qui vous ressemblez ; ils se plaisent  
 » à recevoir les vœux des cœurs  
 » ingénus ; ne rejetez pas les miens ;  
 » soyez tendre , parce que vous êtes  
 » belle ; généreuse , parce que vous  
 » êtes toute-puissante , et laissez-moi  
 » vous aimer et vivre , parce que vous  
 » êtes maîtresse de me donner la  
 » mort.

« Mais Dionée se rioit de ce tendre  
 » langage ; le sensible Thalaïs se mou-  
 » roit chaque jour , et la cruelle in-  
 » sultoit à ses tourmens.

« Un jour que dans les parvis du  
 » temple , il avoit essayé vainement  
 » de l'attendrir , il lui dit : la jeunesse  
 » passe , la beauté se flétrit , les re-  
 » grets arrivent ; heureuse alors , celle  
 » qui sait conserver les cœurs sur  
 » lesquels elle a régné. Lorsque les

O

» grâces fuyent la bergère qu'elles  
» avoient embellie , son amant fidèle  
» ne perd point le souvenir de sa  
» beauté ; il l'aime , il la voit , comme  
» le premier jour qu'il la vit et l'aima !  
» Partage mes feux, ô Dionée ! et tu  
» ne cesseras jamais d'être belle à  
» mes yeux !

« Cesser d'être belle , s'écria la fière  
» Bergère ! Grands dieux ! si cette  
» beauté , qui m'égale à vous , ve-  
» noit jamais à se flétrir , faites plutôt  
» que , rivale de la Rose , je puisse  
» sous une forme nouvelle , enchaîner  
» les Zéphirs , et fixer le volage pa-  
» pillon ! Et moi , dit Thalais , que  
» je sois du moins le papillon qui  
» mourra sur ton sein !

« A peine eurent-ils formé ces vœux  
» indiscrets , que par un prodige inoui ;

» tous deux disparurent au même ins-  
 » tant. On ne vit plus , à la place de  
 » la bergère , qu'une fleur éclatante ,  
 » dont les lobes pourprés sembloient  
 » attendre les hommages des Zéphirs  
 » pour s'ouvrir à leurs premières ca-  
 » resses. Elle conservoit , dans sa mé-  
 » tamorphose , ce charme puissant  
 » qui fixoit tous les cœurs. Un essaim  
 » d'amans nouveaux qu'elle attiroit  
 » par ses doux parfums , se pressoient  
 » autour d'elle. Mais , ô prodige  
 » aussi grand que le premier ! Dionée  
 » les dédaigne et les repousse ; ses  
 » feuilles se replient , elle se ferme ,  
 » et les papillons font de vains efforts  
 » pour pénétrer dans son sein. Un  
 » insecte , brillant d'or et d'azur , plus  
 » ardent que les autres , se repose sur  
 » cette tige insensible. Serois-ce toi ,

» tendre Thalaïs ? Ah ! fuis le charme  
 » qui t'attire encore , si les Dieux t'ont  
 » laissé ton cœur et ton amour , ils  
 » t'ont donné des ailes pour éviter le  
 » danger : fuis ; mais que dis-je ! ap-  
 » proche , presse ta belle amante ;  
 » hâte l'instant de ton triomphe. Déjà  
 » Dionée cède à tes tendres attaques :  
 » venge-toi , punis à ton tour ; plonge  
 » dans ce calice amoureux ; portes-y  
 » ta flamme et ton délire , et que  
 » Dionée connoisse les regrets en par-  
 » tageant tes brûlans plaisirs !

« Hélas ! tout-à-la-fois heureux et  
 » malheureux , ta couche nuptiale de-  
 » vient ton cercueil ; et le premier sou-  
 » pir du bonheur devient le dernier  
 » soupir de ta vie.

« Dionée s'abandonne aux caresses  
 » de son amant ; ses feuilles entr'ou-

» vertes, pour le recevoir, se resser-  
 » rent amoureusement pour le presser ;  
 » mais l'insecte délicat succombe ; et  
 » meurt dans ces douces étreintes ; et  
 » l'infortunée le voit périr dans son  
 » sein.

« Bientôt la douleur fane et ternit  
 » sa beauté ; pâle et décolorée, elle  
 » meurt à son tour : mais les Dieux  
 » la condamnent à renaître chaque an-  
 » née, pour éprouver le même sort,  
 » et donner le même exemple aux  
 » beautés imprudentes qui voudroient  
 » l'imiter.

« Jeunes bergères, jouissez des bon-  
 » tés du Dieu qui préside à vos desti-  
 » nées : laissez-lui le soin de les em-  
 » bellir. Gardez-vous de l'irriter par  
 » des fautes dont on se repent toujours,  
 » dût-on n'en être jamais puni. »

A peine la Prêtresse eût-elle fini son récit, que le jeune Thessalien, qui m'avoit servi de guide, prenant la parole avec feu, s'écria : « Grand » Dieu ! si c'est un crime que de cesser » d'aimer, cesser de plaire en est un » plus grand encore. Pardonne à ma » Nyséis des torts dont je suis le seul » coupable ; et ne punis que moi ! » « Rassure-toi, généreux berger ; lui » dit la Prêtresse ; l'Amour est le plus » indulgent des Dieux : une larme, » un remords l'apaisent. Nyséis a déjà » fléchi son courroux ; elle pleure ici » son erreur ; et toute entière à la » douleur de t'avoir offensé, c'est de » toi seul qu'elle veut dépendre. » « Ah ! c'est moi, s'écria-t-il, qui vais » tomber à ses pieds. » Il courut la chercher. Je suivis ses traces ; je le

trouvai bientôt aux genoux de Nyséis , qu'il embrassoit en pleurant. On eût dit , en les voyant tous deux , qu'il étoit le coupable , et que Nyséis avoit pardonné. Il vint à moi dès qu'il m'aperçut. « Ami , dit-il , Nyséis a » fait grâce ; je suis le plus heureux » des amans. » Nyséis lui serroit les mains en baissant les yeux. « Celui » qui pardonne jouit , sans doute , lui » répondis-je ; mais un cœur sensible » qui reconnoit ses torts est plus heureux encore , lorsqu'il a l'espoir de » les faire oublier. » Un regard de Nyséis et sa rougeur , m'apprirent qu'elle m'avoit entendu. Je les quittai pour ne pas troubler leurs transports , et fus me préparer à continuer ma route.



## LIVRE HUITIÈME.

**J'**AVOIS appris d'une Prêtresse , que  
le séjour habité par la Constance n'é-  
toit pas éloigné du temple de l'Amour ;  
• « deux routes y conduisent , me dit-  
» elle ; l'une est solitaire , mais sûre  
» et facile : les amans ne s'y égarent  
» jamais , et rien n'y distrait leur  
» amoureuse pensée. L'autre est un  
» vrai dédale , d'autant plus dange-  
» reux , qu'un piège est caché dans  
» chaque détour ; une Déesse puissante  
» y règne au milieu des plaisirs ; des  
» mains charmantes y présentent des  
» liens de fleurs ; les cœurs les plus



» délicats cèdent aux attraits qui leur  
 » sont offerts , et l'Amour lui-même ,  
 » lorsqu'il va trouver la Constance ,  
 » retarde son vol rapide , pour se re-  
 » poser dans ces beaux lieux.

« Plus d'un amant séduit y oublie  
 » ses tendres sermens , et les pleurs  
 » que va coûter son absence : mais  
 » l'infidèle en verse à son tour , et ses  
 » remords vengent la beauté qu'il ou-  
 » trage ! Craignez , Praxile , d'être  
 » un jour coupable et malheureux ;  
 » évitez des pièges funestes ; une sage  
 » défiance est souvent une vertu , et  
 » la témérité , presque toujours un  
 » crime ! »

Je fus peu touché des craintes de  
 la Prêtresse. Plus le triomphe lui pa-  
 roissoit difficile , plus il flattoit mon  
 amour ; assuré du succès , je m'é-

lançai dans la carrière qu'elle vouloit me faire éviter.

Rien de plus riant que le paysage que je traversai ; rien de plus frais que la pelouse qui tapissoit ma route , et que les bois qui l'ombrageoient.

J'arrivai bientôt sur un gazon émaillé ; l'air étoit embaumé des plus doux parfums ; un ombrage délicieux y tempéroit l'éclat du jour , et sembloit dire : *c'est ici l'asile du Mystère*. Le haut platane , le sicomorre fleuri , l'odorant acacia , y réunissoient leurs rameaux en longues nefs de verdure ; tantôt leurs branches relevées , leurs troncs élancés se perdoient dans les airs : tantôt , se courbant vers la terre , ils formoient des berceaux touffus et mystérieux. A peine deux amans en avoient-ils forcé l'entrée , que les tiges

qu'ils avoient mollement écartées, s'entrelaçoient de nouveau, et les déroboient à tous les regards. Les rayons du Soleil ne pouvoient percer leur épais feuillage ; mais sa chaleur y pénétoit, pour y faire fleurir la rose et le lilas découpé ; pour y colorer l'orange et la cerise, et y faire mûrir le fruit chéri de Bacchus. Tantôt, roulant sur un sable pur leurs ondes azurées, des ruisseaux sans nombre réfléchissoient ce charmant tableau ; tantôt se brisant contre des rochers ; ils répandoient des flots de neige sur la mousse qui les couvroit, et leur brillante écume retomboit en rosée sur les fleurs qui paroient le rivage.

L'air qu'on respiroit dans ces aimables lieux sembloit inviter au plaisir ; la Nature s'y épuisoit en moyens de

charmer : à peine y étoit-on parvenu , qu'on éprouvoit une langueur inconnue , une inquiétude secrète , qui se mêloit à mille brûlans desirs.

Il se glissoit dans le cœur je ne sais quelle mollesse , quelle volupté indéfinissable ; c'étoit le besoin de jouir , presque aussi délicieux que la jouissance.

Je crus reconnoître l'Amour au milieu d'un essaim de Nymphes qui se jouoient autour de lui : on eut dit qu'il avoit amené dans ces beaux lieux tout le cortége des plaisirs naïfs de son âge.

Ici , c'étoit un jeune berger , qui , dans l'ivresse d'une première passion , faisoit en tremblant un aveu qui n'étoit écouté qu'avec cette crainte qui précède et double le prix du bonheur. Là ,

c'étoit une amante craintive , qui se plaignoit du larcin d'un baiser qu'elle brûloit d'accorder elle-même.

Plus loin , réunies en aimable aréopage , de jeunes bergères , placées sur des sièges de gazon , régloient les destinées des amans , terminoient leurs brouilleries , prononçoient sur leurs différens. Les récompenses qu'elles accordoient , étoient de tendres baisers ; les punitions , des baisers encore ; ainsi même , en se vengeant des coupables , elles invitoient à le devenir.

Des Nymphes formoient des danses sur la molle pelouse ; le desir timide , les refus de la pudeur , l'amour , la jalousie se peignent dans leurs regards , et dans leurs mouvemens.

Souvent , elles dévoiloient mille charmes , pour en faire désirer un

P

seul qu'elles déroboient à tous les regards ; souvent , un seul qu'elles ne laissoient qu'entrevoir , faisoit supposer tous les autres ; un pied délicat , une jambe fine et déliée s'échappoient un instant de la toile ondoyante , se perdoient encore dans ses plis mobiles ; mais un sein d'albâtre , des épaules d'ivoire les faisoient oublier : l'imagination errante d'un charme à l'autre , s'embrâsoit à les poursuivre , ne les desiroit que pour les perdre ; ne les perdoit que pour les retrouver plus ravissans encore.

Tel on voit le Soleil dans un jour d'orage , se cacher et reparoître mille fois dans les nuages brillans que la tempête agite et déchire , et chaque fois lancer des feux plus vifs et des rayons plus animés.

Leurs bras s'entrelaçoient pour former des chaînes ; elles invitoient de concert à porter leurs aimables fers ; mais bientôt chacune d'elles vouloit fixer tous les vœux , et ravir seule tous les suffrages.

Quelques fois , immobiles et les bras étendus , elles ressemblent à la fille du Pénée , lorsqu'elle fit de vains efforts pour s'arracher à la terre qui la retint ; d'autres fois , plus légères que le messager des Dieux , elles semblent prendre leur essor comme lui , et s'élancer dans les airs.

Lorsqu'elles fuyent , que d'attraits elles dévoilent , que de desirs elles allument ; on diroit que leurs robes secouent après elles , tous les feux de l'Amour !

L'art d'Arachné n'a rien produit de si parfait que leur vêtement ; il voile

tous leurs charmes , et n'en dérobe aucun ; il ressemble à cette vapeur légère qui s'exhale du sein des fleurs au lever de l'Aurore , et que les vents du matin promènent sur les prairies.

Les Zéphirs qu'elles attirent , viennent se mêler à leurs jeux , et badiner avec les voiles qui les couvrent. Tantôt , ils les pressent , les rassemblent autour d'elles ; ils paroissent craindre que des regards indiscrets ne contemplent des trésors qu'ils sont jaloux de cacher ; tantôt , sous leurs efforts téméraires , la robe s'enfle et s'ent'rouvre : la Pudeur soupire , et l'Amour sourit de son effroi.

Une musique harmonieuse fait retentir les airs. De jeunes beautés marient leurs voix flexibles au son mélodieux de la lyre. Tantôt elles gémis-



sent comme la tourterelle ; leurs accens plaintifs se traînent en longs soupirs ; tantôt , par des chants plus rapides et plus animés , elles peignent les élans d'une joie vive et folâtre : leurs voix se confondent ensuite , et par de tendres accords , expriment l'union des cœurs , et le bonheur qu'elle prépare. Ce dernier cri de la Pudeur expirante , ces gémissemens voluptueux d'un plaisir lentement savouré , tout ce que l'Amour a de ravissant , se peint dans leurs modulations variées. Jouet de l'art qui les inspire , on passe tour-à-tour de la douleur à la joie , de l'attendrissement au délire ; on pleure , on désire , on brûle avec elles.

La trompette et le clairon mêlent , par fois , leurs sons guerriers à cette

mélodieuse harmonie ; mais les accens de la gloire le cèdent à des accens plus doux : le triomphe de l'Amour ne s'annonce que par des soupirs, de tendres aveux , des larmes , tribut précieux que le plaisir dispute à la douleur même.

Je fus témoin de tous les plaisirs auxquels on se livroit dans ces aimables lieux. Les Guerriers , les Artistes , les Bergers et les Rois venoient s'y réunir , et s'y confondre : ils y buvoient dans la même coupe ; s'abandonnoient à la même ivresse. « Quittez , disoit-on au guerrier , quittez » ces armes qui effraient les Amours ; » ce n'est qu'avec les épines de la rose » que nous combattons les ennuis et » les soucis de la vie ; ils atteindroient » vos têtes sous l'or et l'airain de vos

» casques ; leurs traits s'émoussent  
 » contre les fleurs de cette cou-  
 » ronne.

On disoit à l'Artiste : « Laisse d'au-  
 » tres mains animer le bronze et le  
 » porphyre , pour faire trembler les  
 » hommes en créant des Dieux , ou  
 » pour transmettre à la postérité l'i-  
 » mage de ceux qui ont étonné la  
 » terre : viens exercer tes ciseaux sur  
 » l'albâtre flexible ; donne lui les for-  
 » mes de l'objet enchanteur dont ton  
 » âme est éprise : multiplie tes plaisirs ,  
 » en multipliant ses traits chéris . ne  
 » te suffit-il pas qu'ils vivent autant  
 » que toi ? Que t'importe , quand  
 » vous serez tous deux dans la tombe ,  
 » qu'on accorde à tes talens des éloges  
 » que tu n'entendras plus , et qu'on  
 » place dans un temple une froide

» image , insensible aux vains desirs  
 » qu'elle inspirera. »

Une jeune Nymphé disoit à un Monarque d'Asie . « Ton sceptre ne vaut  
 » pas la houlette de ce berger : ton  
 » diadème ne vaut pas le ruban qu'il  
 » reçut des mains de sa bergère ; tes  
 » satellites , dont l'aspect farouche  
 » écarte les plaisirs timides , ne valent  
 » pas le chien fidèle qui veille à la  
 » sûreté des siens. Crois-moi , quitte  
 » tes lambris dorés , tes demeures fastueuses , et viens aimer sous les  
 » voûtes ondoyantes de nos bocages.  
 » L'histoire de tes hauts faits n'éblouira  
 » pas la postérité ; mais l'écorce de  
 » nos ormeaux redira celle de tes  
 » plaisirs.

« Cessez , disoit une autre , cessez  
 » de vous laisser éblouir par le vain

» prestige de la gloire : toujours in-  
 » quiète, agitée, elle ne se plaît que  
 » dans le faste et dans les grandeurs.  
 » Le monde entier n'est pas assez pour  
 » elle ; sa folle ambition embrasse les  
 » générations à venir ; elle veut éblouir  
 » même au-delà du trépas : mais l'A-  
 » mour ne cherche que les lieux om-  
 » bragés et solitaires ; il ne veut que  
 » des fleurs pour parure , un gazon  
 » pour trône , et le Ciel pour témoin.  
 » Semblable à l'aimable enfance , dont  
 » il emprunte les traits , il ne se plaît  
 » que dans les ris innocens , dans les  
 » tendres erreurs du bel âge. Jeunesse  
 » folâtre , hâtez-vous de jouir du prin-  
 » tems rapide de la vie ; il ne sera  
 » plus tems , dans l'arrière saison , de  
 » soupirer vos amours sur le chalu-  
 » meau rustique , ni de poursuivre la

» beauté , qu'effrayeront vos cheveux  
» blanchis. »

Je vis la Divinité qui présidoit à ces beaux lieux , ou du moins , je crus la reconnoître ; mais mon trouble m'empêcha de distinguer ses traits , à travers le nuage d'Ambroisie dont elle étoit environnée.

Elle étoit mollement couchée sous un berceau fleuri ; deux petits Zéphirs voltigeoient autour d'elle , en soufflant harmonieusement dans de doubles pipeaux , tandis que , du mouvement de leurs ailes , ils faisoient tomber sur son sein la rosée qui se balançoit en gouttes brillantes dans le calice des fleurs ; ils en répandoient les parfums autour d'elle. Il me seroit impossible de peindre tout ce que j'éprouvai. Celui qui oseroit décrire

des sensations pareilles , n'en auroit connu ni le charme , ni le danger. Tout me parut prendre une existence nouvelle ; un instinct universel invitoit tous les êtres au plaisir ; les fleurs se penchoient sur leur tige ; elles s'ouvroient au souffle embaumé qui leur portoit la poussière amoureuse qui les féconde. Les oiseaux se caressoient dans la verdure ; leur chant n'étoit plus celui qui appelle ou devance le plaisir ; mais ces sons entrecoupés qui l'annoncent. Quelquefois il se faisoit un moment de silence , et ce silence même étoit animé. Un jour foible ne pénétoit qu'à peine à travers les fleurs et le feuillage. On eût dit que l'Amour , après avoir embrasé ces bocages , venoit d'affoiblir la lumière de son flambeau ;

afin de mieux assurer son triomphe

La Déesse me tendit les bras ; ses yeux humides me fixèrent avec langueur , et sa bouche animée soupira ces mots : « Insensé , laisse la Cons-  
» tance et Mazide ; viens les oublier  
» dans le sein des plaisirs ! » Les accents de cette voix émue , ces voiles qui s'entr'ouvrent , ces charmes que parcoururent mes regards brûlans , portent le désordre dans tous mes sens.

Déjà , je ne sais quelle ivresse s'emparoit de moi ; l'image de Mazide s'effaçoit , les desirs qu'elle m'inspireroit étoient remplacés par de nouveaux desirs ; le bonheur qui m'étoit offert me faisoit presque oublier celui qui m'étoit promis ; je sentis le danger , je voulus fuir , mais , hélas ! mes genoux tremblans , ma démarche



incertaine , trahissoient ma volonté mal assurée ; j'allois succomber ! les Dieux me sauvèrent ; j'entendis ; oui , j'entendis le nom de Mazide ; au même instant le prestige cessa , je retrouvai ma force et ma raison ; je m'arrachai de ces beaux lieux : mais je l'avoue , en les quittant , je fis des vœux pour y conduire Mazide , et pour lui faire connoître un jour , les plaisirs que j'avois refusé de goûter sans elle.



## LIVRE NEUVIÈME.

A MESURE que je m'éloignois de cet asile enchanteur , l'image de Mazide reprenoit son premier empire ; les impressions étrangères que j'avois reçues , ne s'offroient plus à moi , que comme le souvenir d'un tableau qui se conserve quelque tems encore dans l'imagination qui en est frappée. Je ne vis plus les dangers que j'avois courus , que comme un de ces rêves dont les coupables prestiges n'otent rien à la pureté du cœur. Je songeois , sans inquiétude et sans

remords , aux sensations que j'avois éprouvées ; et ma résistance aux appas séducteurs qui m'avoient été présentés, ne me paroissoit pas même un effort digne de Mazide.

J'arrivai sur les bords du fleuve qui devoit me conduire au séjour de la Constance : je me confiai seul et sans guide , à ses flots tranquilles ; ils me déposèrent sur l'autre rive , par un mouvement presque insensible.

Combien ces lieux étoient différens de ceux que je venois de quitter ! La Nature y étoit belle , mais sans art ; tout y étoit riant , mais simple ; l'œil étoit satisfait de tout , et n'étoit étonné de rien. On ne se lassoit jamais de contempler les mêmes objets ; un ordre admirable les avoit si bien disposés , qu'en concevant plus de

beauté dans les détails, il étoit impossible d'imaginer rien de plus parfait dans l'ensemble.

Le temple de la Déesse étoit plus remarquable par la noblesse de son architecture, que par sa magnificence; on y admiroit sur-tout cette grâce qui naît de la sage distribution des ornemens, bien plus que de leur grand nombre.

La Divinité me parut simple et belle comme les lieux qu'elle habitoit; elle brilloit des plus doux attrait; son regard étoit animé, mais tranquille; elle avoit sur les lèvres cette expression qui annonce l'habitude du sourire; elle avoit de l'assurance dans le maintien, mais une certaine mollesse dans les contours en tempéroit la gravité. On n'étoit pas ébloui par sa beauté, mais chaque jour ses traits se gravoient

plus profondément : elle plaisoit au premier abord ; on l'aimoit davantage en la revoyant une seconde fois ; on finissoit par ne pouvoir plus s'en détacher. On l'auroit prise pour la sage Minerve , mais elle n'avoit pas ses dehors austères ; on l'auroit prise pour Vénus , mais elle conservoit toujours cette décence , qui voile le desir et commande le respect. On étoit ému près d'elle , mais on n'étoit jamais troublé ; le bonheur alloit jusqu'à l'ivresse , et jamais jusqu'au délire.

Elle laissoit à l'Amour ses ardeurs insensées ; mais lorsque sa flamme commençoit à s'éteindre , elle la ranimoit , en lui donnant une forme nouvelle ; le sentiment prenoit alors une teinte moins vive , mais il étoit plus

durable , à mesure que le cœur se détachoit d'une qualité brillante , elle le fixoit par des qualités estimables ; elle remplaçoit les attraits d'une figure charmante, par cet attachement qu'inspirent les Vertus , un heureux caractère , un esprit liant et facile. Elle fixoit les jeunes cœurs par ces rapports délicats qui échappent aux sens , mais qui par mille liens invisibles les unissent , les enchaînent , et préparent ces passions heureuses qui nous accompagnent jusqu'au tombeau. Alors , ce sentiment unique et profond , se peint dans chaque trait , se communique par chaque geste , il pénètre avec le regard , il s'exhale avec le sourire ; il se mêle à nos plaisirs , à nos peines ; heureux , il nous enchante ; malheureux , il nous console ; il nous suit dans les

bras du sommeil , et reçoit l'hommage de notre premier réveil.

Lorsque l'âge vient remplacer le printemps de nos jours , elle appelle l'Amitié , et nous conduit insensiblement dans ses bras. L'Amitié s'avance pour nous recevoir. Elle s'appuie sur les souvenirs et sur l'espérance , sur l'estime et sur l'habitude de s'aimer ; elle colore le couchant de la vie , et lui donne presque l'éclat brillant du matin. La vieillesse arrive et n'effraie point deux amis : le tems qui les conduit d'un pas égal , leur déguise sa marche ; pendant que tout change autour d'eux , ils ne changent pas l'un pour l'autre ; ils se soutiennent , se supportent tous deux , et arrivent au terme de la vie sans l'avoir apperçu.

Si l'un d'eux survit malheureusement à l'autre , il renferme dans l'urne funèbre son espérance et ses desirs ; il se concentre en lui-même pour retrouver l'image de celui qu'il a perdu , ou vient errer autour de son tombeau , pour en embrasser les restes. Il l'appelle par ses larmes , le fait revivre par ses regrets : le flambeau du jour , voilé par sa douleur , ne jette plus qu'une clarté sombre. La Nature n'est plus à ses yeux , qu'un vaste désert ; la vie , qu'une triste route qu'il arrose de ses pleurs : la tombe est le seul port où finiront ses peines ; mais il en sort un rayon divin qui perce l'avenir , et lui montre le prix de ses tourmens , dans des embrassemens éternels , dans une union que rien ne pourra détruire , et qu'aucun événement ne sauroit altérer.



Après de la Constance , est la Fidélité ; rarement elles se séparent. La Fidélité , timide et craintive , concentre ses regards dans un seul objet ; elle en est sans cesse occupée , et ses vœux y reviennent toujours : délicate , tendre et sensible , un rien l'allarme , un rien l'afflige et la blesse : heureuse , elle se replie sur elle-même , et ne peint son bonheur que dans son sourire innocent ; inquiète , elle ne se plaint que par des larmes. Quelquefois jalouse , elle ne s'entoure ni de poignards , ni de verroux ; mais toujours occupée du même objet , elle voudroit le posséder tout entier , le presser avec ses vêtemens , le caresser avec les Zéphirs , avec les ondes qui le baignent. Elle voudroit être , à-la-fois , tout ce qu'il voit , tout ce qu'il touche , tout

ce qu'il aime. Elle murmure contre un songe qui lui présenteroit une autre image ; contre un desir , contre un sourire qui lui seroit étranger.

La douce joie , les ris , les jeux enfans de l'innocence et de la candeur , se trouvent auprès de la Constance , et ne la quittent jamais. Les talens qui font le charme de la vie , embellissent encore son asile ; la constance les chérit et les cultive ; ennemie de l'ennui , elle rassemble autour d'elle tout ce qui intéresse , tout ce qui plaît. Autant elle hait les grands mouvemens , autant elle tient aux affections profondes , à ces jouissances de tous les momens qui les préparent , à ces plaisirs qui en amènent sans cesse de nouveaux , et qui laissent d'heureuses traces par le souvenir qu'on en conserve.

Je reconnus aussi l'Amour auprès d'elle ; il avoit bien les mêmes traits , mais son sourire étoit plus naïf ; ses regards avoient le même feu , mais ils étoient plus timides ; ses caprices ne portoient ni le désordre , ni le trouble dans les âmes : je ne sais quelle ivresse continue charmoit les sens ; une aimable confiance y sembloit attachée ; on aimoit avec la certitude d'être toujours aimé , et l'on éprouvoit les mêmes transports que si l'on eut craint de voir échapper ce bonheur.

Plusieurs groupes d'amans entouroient la Déesse ; les uns venoient lui demander des faveurs nouvelles , d'autres , la continuation des mêmes faveurs : quelques-uns vantoient les efforts qu'ils avoient faits pour obte-

nir leurs amantes , les dangers qu'ils avoient courus pour arriver jusqu'à elles ; mais la Déesse savoit distinguer du courage, de l'audace même qu'inspire le véritable amour , ce qui n'étoit que le fruit d'une imagination trop exaltée, ou d'une vanité blessée par des refus. « Ta conduite m'éblouit , » disoit-elle à un guerrier qui contoit » ses nombreux exploits ; mais je ne » puis t'accorder la main de Thémire ; elle est le prix de l'Amour , » et c'est celui de la gloire que tu » mérites.

« Rends grâces à Camille , disoit-elle à un autre ; sans elle , tu n'eusse » été qu'un homme ordinaire , ses rigueurs t'ont fait un héros. »

Il y vint un jeune Sabin. « J'aime » une Prêtresse de Vesta , dit-il ; mais

» des murs impénétrables mettent en-  
 » tre nous un obstacle éternel ; ne  
 » souffres pas , ô grande Déesse , que  
 » le feu qu'attisent ses mains soit un  
 » emblème inutile de celui qu'allument  
 » ses charmes ; rends-les à la Nature ,  
 » à notre amour ; et ajoutes deux cœurs  
 » de plus à tous les heureux que tu  
 » fais ! »

La Déesse lui répondit : « Clélie est  
 » belle sans doute , mais l'obscurité  
 » du temple où tu la vis , l'embellit  
 » encore à tes yeux. Les obstacles  
 » qui t'en séparent , ont irrité ton  
 » amour. Ne murmures point contre  
 » les lois qui la tiennent renfermée ;  
 » elles lui épargnent la douleur d'être  
 » abandonnée , et à toi le crime d'une  
 » infidélité. »

Nous vîmes la belle Anaxis ; elle

R

soutenoit un jeune berger dont les regards languissans ne la quittoient pas. Anaxis le conduisit aux pieds de la Déesse. « Daigne , lui dit-elle , daigne couronner les plus beaux feux ! » J'ai consacré mes jours à celui qui » sauva les jours de mon père. J'aimois » le jeune Aristée , et j'en étois aimée ; » mais trop timides pour nous le dire , » c'étoit dans nos yeux seuls que nous » en lisions l'aveu. Un événement fatal » me fit un devoir de parler la première. » Dans une de ces nuits orageuses dont la » foudre seule perçait l'obscurité , un incendie terrible se déclare ; nos asiles » sont embrasés ; mon père alloit périr ; » un inconnu se précipite au milieu des » flammes , le sauve , et se dérobe à ma » reconnoissance : je cherchai long-tems » à le découvrir ; mais l'absence d'Aris-

» tée le trahit. Blessé dans ce fatal in-  
 » cendie, il alloit peut-être expirer vic-  
 » time de son amour et de son dévoue-  
 » ment ! Tremblante, éperdue je me jetai  
 » aux pieds de mon père ; je l'entraînai  
 » dans la demeure de mon amant. Je  
 » viens, lui dis-je, d'une voix émue,  
 » vous remercier de vos bienfaits, sans  
 » vous en offrir le prix ; mais mon  
 » père vous présente une épouse, vi-  
 » vez pour elle !..... » « Voilà, s'é-  
 » cria la Déesse, l'héroïsme que je  
 » couronne ! Aristée, s'il étoit une  
 » récompense au-dessus d'Anaxis, je  
 » te l'offrirois ; mais, en se donnant  
 » elle-même, elle a surpassé tous les  
 » bienfaits que les Dieux pourroient  
 » t'accorder ! »

Deux jeunes Phéniciens se présen-  
 tèrent ensuite : ils disputoient tous

R 2

deux à qui obtiendrait la main d'Élisa.  
« Son père , disoit le premier , la pro-  
» mit à celui qui mettroit à ses pieds  
» la plus grande fortune ; dès lors , je  
» quittai la superbe Tyr ; je parcourus  
» des mers inconnues ; je rapportai  
» dans ma Patrie l'or et les parfums  
» de l'Inde , l'ivoire de la Taprobane  
» et les arts de Memphis ; mes conci-  
» toyens ont marché sur mes traces :  
» en obéissant à l'Amour , j'ai fait la  
» gloire de mon pays ; je demande la  
» main d'Élisa.

« Et moi , dit l'autre , j'avois une  
» mère chérie ; lorsque j'appris la vo-  
» lonté du père d'Élisa , je me dis :  
» j'aime Élisa , mais j'adore ma mère ;  
» je n'irai point chercher des richesses ;  
» je resterai près d'elle ; Élisa mépri-  
» seroit un cœur dont elle auroit banni



» l'amour filial ; et , depuis ce moment  
» j'ai servi ma mère, en adorant Élisabeth. »

» Je vous admire tous deux , leur  
» répondit la Déesse : sans doute les  
» lois données par un père sont des  
» lois sacrées ; mais Élisabeth ne desirait-elle pas pour époux , celui qu'elle  
» voudrait avoir pour fils , si jamais  
» elle devient mère ? »

Une jeune bergère s'appuyait tendrement sur l'épaule de son berger :  
« Je rougissois , disait-elle , lorsqu'il  
» me regardait ; je tremblois , lorsqu'il  
» s'approchait de moi ; j'étais rêveuse ,  
» lorsque je le perdois un instant de  
» vue : aujourd'hui , je ne tremble  
» plus , je ne rougis plus , et je sens  
» que je l'aime davantage. Fais ,  
» ô grande Déesse , que ce calme heureux ne soit jamais troublé ! »

Des vieillards offroient aussi leurs hommages à la Déesse : la vieillesse avoit chez eux ce caractère auguste qui la fait respecter , avec cette sérénité , ces grâces simples qui la rendent aimable.

« Nous songeons à notre jeunesse  
 » passée sans aucuns regrets , disoient-  
 » ils ; l'âge ne nous en a point ravi les  
 » plaisirs ; c'est en jouir encore que  
 » nous les rappeler ensemble.

« D'autres ajoutoient : la vie n'est  
 » qu'un voyage dont l'Amour et la  
 » gaieté nous font oublier les fatigues ;  
 » les uns le commencent , et nous ,  
 » nous l'achevons. Bienfaisante Déesse !  
 » ne nous sépare pas , avant d'arriver à  
 » son terme : fais que nous y parve-  
 » nions ensemble , et que nous puis-  
 » sions nous aimer encore sur les som-

» bres bords où nous sommes près de  
» descendre ! »

Je m'approchai , à mon tour , de  
la Déesse. « Oh ! vous , lui dis-je , qui  
» présidez aux plus douces affections  
» du cœur ; qui les prolongez par l'as-  
» cendant des talens et de la vertu :  
» vous , par qui l'Amour voit étendre  
» son Empire , par qui l'Amitié voit  
» embellir le sien , Déesse puissante !  
» jetez un regard favorable sur un  
» amant qui , guidé par ses destinées ,  
» vient à vos pieds solliciter le prix de  
» ses longs tourmens ! J'adore Mazide,  
» j'ignore encore si j'en suis aimé ;  
» mais son indifférence même ne  
» m'arracheroit pas à votre culte , et  
» ne m'ôteroit pas mon amour. Heu-  
» reux ou malheureux , je mourrai  
» fidèle à mes sermens.

La Déesse me répondit , avec un  
sourire. « Une foule d'amans sollici-  
» toient la main de Mazide ; les Dieux  
» n'ont trouvé que toi , digne de l'ob-  
» tenir : rends-leur grâces ; ils l'ont  
» conduite auprès de toi ; c'est sous  
» mes auspices que vous allez être  
» unis ; et votre bonheur , comme celui  
» des immortels même , n'aura bientôt  
» d'autres bornes que celles de vos  
» desirs !

« Mazide auprès de moi , m'écriai-je !  
» O Déesse ! n'abusez point un foi-  
» ble mortel qui succombe à l'excès  
» de son ravissement ! » En effet ,  
j'allois perdre la vie ; une main puis-  
sante me la rendit. Je fus chercher  
Mazide , je la trouvai auprès d'un  
autel de la Pudeur , qu'elle tenoit  
embrassé. Un instinct brûlant me

fit deviner sa présence , avant de l'avoir vue ; je la reconnus avant de distinguer ses traits : j'allois , dans mon délire , me précipiter dans ses bras ; un pouvoir inconnu me fit tomber à ses pieds. O Mazide , lui dis-je , en tremblant , n'est-ce point une erreur ! Je vous vois , je vous parle , je vous adore , et vous m'écoutez ! Des larmes couloient de mes yeux ; je lui en vis répandre. « Oui , je vous aime , me répondit-elle , d'une voix timide , et les » Dieux l'ont permis ! » Elle me tendit la main ; j'osai la presser de mes lèvres ! Mais comment peindre ces transports toujours prêts à éclater , et toujours retenus ; ces mots entrecoupés , ces regards qui se cherchent , se confondent , et meurent ; cet

abattement délicieux où l'on est heureux, et où l'on se plaint; où l'on est sans desir, parce qu'on a tous les desirs ensemble; où l'on ne demande rien, et où l'on voudroit tout avoir; où l'on n'a rien obtenu, et où l'on a tout ! Répéterai - je ces sermens, d'autant plus doux qu'ils sont inutiles ; qui ne rassurent pas, mais qui charment ; qui sont un besoin pour le cœur qui les dicte, encore plus que pour celui qui les reçoit ! Dans un même instant, nous eussions voulu tout nous dire, et tout nous apprendre. En même-tems que je lui demandois tout ce qu'elle avoit éprouvé, tout ce qu'elle avoit senti, j'aurois voulu lui raconter tout ce que j'avois souffert moi-même ; au moment où elle commençoit son

histoire, j'aurois déjà voulu arriver à l'époque de notre réunion : je l'arrêtois ensuite pour lui demander mille détails ; elle-même , s'interrompoit souvent pour m'accabler de questions : elle me demandoit si je n'avois pas apperçu son trouble , lorsque mes regards se fixèrent sur elle la première fois ; si je n'avois pas deviné le motif qui lui avoit fait baisser son voile ; si sa chère Éléna n'avoit point trahi son secret : elle ne douta pas un instant que je ne remplisse le sens de l'Oracle , si je le connoissois ; elle fit tous ses efforts pour m'en instruire ; mais j'avois déjà quitté Mégare ; alors , je lui demandai par quel prodige les Dieux avoient daigné s'occuper d'un mortel ignoré ; et par quel excès

de bonheur j'avois pu la rendre sensible et mériter sa main ; elle me répondit par le récit suivant.





## L I V R E   D I X I È M E.

« **L'**ORACLE s'est enfin accompli,  
» c'est à ton génie que j'ai dû ces  
» honneurs qu'on m'avoit promis ,  
» et qui ne m'ont flatté que parce  
» qu'ils étoient ton ouvrage , et qu'ils  
» assuroient notre union. Mais com-  
» ment te raconter cette scène im-  
» posante , où , tout d'un coup , envi-  
» ronnée de la majesté des Dieux , je  
» me vis assise à leur place ; où tout  
» ce qui m'entouroit , vouloit m'élever  
» à leur rang suprême , tandis que je  
» ne retrouvois dans mon cœur agité

S

» que la foiblesse d'une mortelle.  
 » J'étois comme suspendue à une hau-  
 » teur immense , je ne voyois pas  
 » les cieux qu'on vouloit ouvrir devant  
 » moi , et je frémissais à la vue de  
 » la chute qu'on me préparoit.

« Tu sais qu'il est près de Nisée  
 » un temple antique et presque ignoré  
 » jusqu'à ce jour. Les descendans d'Hé-  
 » lénus , chassés du trône d'Épire , le  
 » consacrèrent , dit-on , à Vénus , et  
 » perpétuèrent au milieu des Grecs ,  
 » le culte que lui rendoient les  
 » Troyens.

« Une seule Prêtresse vivoit à l'om-  
 » bre de ces vieux parvis , et des bois  
 » sacrés qui les environnent. Elle  
 » desservoit seule les autels de la  
 » Déesse , et ne pouvant enrichir son  
 » temple , elle le décoroit autant que

» sa pauvreté pouvoit le permettre.

« On nous a peint quelquefois Apol-  
 » lon instruisant les bergers , et fai-  
 » sant envier leur sort aux Dieux  
 » mêmes ; Thélésie , c'est le nom de  
 » la vertueuse Prêtresse , suivoit  
 » l'exemple de ce Dieu : les habitans  
 » de la campagne , attirés par le  
 » charme de sa voix , par la sagesse  
 » de ses leçons , accouroient en foule  
 » pour l'entendre. Elle instruisoit les  
 » jeunes bergères dans l'art de plaire ;  
 » mais cet art étoit simple et se ma-  
 » rioit avec la simplicité de la Nature ;  
 » elle leur apprenoit des romances  
 » plaintives , des chants plus gais et  
 » plus brillans , où leur voix légère  
 » imitoit les sons cadencés de l'Orphée  
 » des bois : elle leur apprenoit à don-  
 » ner plus de noblesse à leur démarche,

» plus de souplesse à leurs mouvemens,  
 » plus de grâces aux vêtemens , tissus  
 » de leurs mains. Les jours de fête,  
 » elle les réunissoit dans le temple ;  
 » des rameaux de myrthe , des  
 » fleurs fraîchement cueillies , étoient  
 » suspendus aux colonnes antiques ;  
 » le marbre usé des chapiteaux se  
 » couvroit de roses nouvelles ; les  
 » marches de l'autel en étoient jon-  
 » chées , et leur parfum remplaçoit  
 » celui de l'encens , qu'elle ne pou-  
 » voit offrir.

» Le bruit se répandit bientôt que  
 » la Déesse , touchée des vertus de  
 » Thélésie , vouloit rendre à ce séjour  
 » sa première splendeur. On ajoutoit ,  
 » qu'une image d'une beauté merveil-  
 » leuse s'étoit trouvée dans le sanctuaire,  
 » et qu'un songe avoit averti Thélésie

» que c'étoit l'image de Vénus elle-  
 » même, que les Amours y avoient ap-  
 » portée.

« On accourut de toutes parts pour  
 » admirer ce prodige ; la candeur de  
 » Thélésie et le respect qu'elle ins-  
 » piroit, sembloient défendre d'en dou-  
 » ter. Ce temple devint bientôt le  
 » rendez-vous de toute la Grèce : les  
 » uns y venoient guidés par la piété,  
 » d'autres par ce sentiment irréfléchi  
 » qui nous entraîne toujours au milieu  
 » de la foule. Thélésie sut profiter de  
 » cet événement pour s'attirer la con-  
 » fiance des peuples, par la sagesse de  
 » ses réponses. Les regards étoient sé-  
 » duits par la pompe et l'ordre des  
 » cérémonies, et les esprits étoient  
 » entraînés par l'ascendant de celui de  
 » Thélésie.

« Mon père , invité par Héliodore ,  
 » voulut connoître cette Prêtresse mer-  
 » veilleuse , et me proposa de le suivre.  
 » Te l'avouerai-je ? le desir de voir  
 » ta patrie , fût le premier motif de  
 » mon voyage : je voulus visiter les  
 » lieux où tu reçus le jour , et qui ,  
 » témoins de tes premiers succès ,  
 » l'avoient été de ton amour et de  
 » tes peines ! Je voulus soupirer près  
 » des lieux où je t'avois fait soupirer  
 » moi-même , et soulager ainsi mon  
 » cœur oppressé par un pénible si-  
 » lence.

« Nous arrivâmes à Nisée ; le  
 » respectable Héliodore me montra ta  
 » demeure , et mes yeux mouillés de  
 » larmes , la fixèrent long-tems. Com-  
 » bien cet asile modeste intéressa mon  
 » cœur ! Voilà , m'écriai-je , le seul

» temple où je voudrois être adorée !  
» Que me seroient des honneurs étran-  
» gers à Praxile ! Ah ! que les Dieux  
» les partagent entre nous , ou qu'ils  
» me laissent à jamais ignorée !

« Héliodore nous conduisit au temple ;  
» un peuple immense en inondoit les  
» portiques ; des groupes nombreux  
» remplissoient toutes les avenues.  
» J'entrai dans le sanctuaire ; jamais  
» je ne m'étois approchée des autels  
» avec cette confiance et cette séré-  
» nité : il me sembloit qu'à Nisée ,  
» les Dieux devoient être plus touchés  
» de nos hommages , qu'ils devoient  
» sourire à ta patrie , à tout ce qui  
» t'aimoit. Je me mêlai parmi les jeunes  
» filles qui chantoient les louanges de  
» la Déesse. J'étois vêtue comme ce  
» jour où nos regards se rencontrèrent

» pour la première fois , où les tiens  
 » m'apprirent ce que je voulois vaine-  
 » ment faire déguiser aux miens.

» J'eus à peine levé mon voile , que  
 » me considérant avec des yeux où se  
 » peignoient la crainte et l'étonne-  
 » ment , mes compagnes s'écartèrent  
 » avec respect. Je crus un instant que  
 » mon nom leur en imposoit : ne  
 » redoutez point la fille d'Euloclès ,  
 » leur dis-je , pour les rassurer , elle  
 » s'honore d'être parmi vous. J'enten-  
 » dis murmurer que Vénus avoit été  
 » reconnue par les bergères ; saisie  
 » d'un saint effroi , je portai mes re-  
 » gards sur l'autel , pour y chercher  
 » la Divinité ; comment peindre mon  
 » saisissement , lorsque j'y reconnus  
 » mon image , d'une ressemblance si  
 » parfaite , qu'il étoit impossible de s'y



» méprendre. Étonnée de ce prodige ,  
 » j'hésite encore si je dois en croire  
 » mes yeux ; mais le peuple déjà se  
 » précipite à mes genoux ; les jeunes  
 » bergères me présentent des fleurs ;  
 » l'encens fume autour de moi ; cha-  
 » cun m'adresse des vœux ; je cherche  
 » à rassembler mes forces pour dé-  
 » truire une illusion dont je suis l'in-  
 » nocente cause. Thélésie s'avance  
 » vers moi , et me prenant par la main ,  
 » laissez - moi , dit - elle , obéir aux  
 » volontés des Dieux : elle me conduit  
 » sur la dernière marche de l'autel ;  
 » à peine y suis-je parvenue , qu'une  
 » odeur d'ambrosie se répand dans  
 » le temple ; un jour plus pur et plus  
 » brillant l'éclaire ; Thélésie reconnoît  
 » à ces signes la présence de la Divi-  
 » nité ; une voix mélodieuse fait en-

» tendre ces mots : Peuple , dit-elle ,  
 » vous ne vous êtes point trompé ,  
 » Vénus a voulu qu'on l'adorât sous  
 » cette forme charmante ; il falloit un  
 » modèle à l'Artiste ; l'Amour a choisi  
 » Mazide , et guidé les pinceaux de  
 » Praxile.

« Mazide , tes vertus autant que ta  
 » beauté , mériteroient une place à  
 » mes côtés ; mais voudrois-tu d'un  
 » avantage que ton amant , ni ton  
 » père ne pourroient partager ? Ton  
 » bonheur sera de vivre au milieu d'eux  
 » et d'en être toujours chérie ! Des jeux  
 » sacrés célébreront cet événement ;  
 » on y couronnera , tous les ans , la  
 » beauté qui te ressemblera le plus.

« Étrangère à tout ce qui se passoit  
 » autour de moi , j'aurois voulu me  
 » dérober à ces hommages , et me

» retrouver entre les bras de mon père ;  
» Thélésie m'y conduisit , à travers la  
» foule qui se pressoit autour de moi ;  
» je me précipitai sur son sein, en versant de douces larmes : un murmure  
» flatteur encourageoit nos embrasse-  
» mens ! Les Dieux , lui dit Thélésie ,  
» vous offrent un bonheur bien pur ,  
» pour prix de vos vertus ! Les récompenses des bons pères sont les couronnes de leurs enfans.

« Alors elle nous raconta combien  
» les Dieux te chérissent , et tout ce  
» qu'ils daignoient faire en ta faveur.  
» J'étois muette, pendant ce discours ;  
» le sensible Euloclès étoit attendri ;  
» il interpréta mon silence ; que dis-je ?  
» mes caresses involontaires , lorsqu'il  
» parla de notre union , lui apprirent  
» ce que je ne lui avois caché jusqu'alors,

» que parce que je cherchois à me le  
 » cacher à moi-même.

« Héliodore nous fit le récit de ton  
 » voyage ; Endymés lui avoit raconté  
 » tes peines , tes dangers , ta fidélité.  
 » Les Dieux exigent , continua-t-il ,  
 » que Mazide aille se réunir à Fraxile ,  
 » dans les lieux où les Destins l'ont  
 » appelé : Thélésie et moi , nous gui-  
 » derons ses pas , et veillerons sur elle.  
 » Je me soumis avec reconnoissance à  
 » des ordres si chers ; j'étois jalouse de  
 » marcher sur tes traces , et fière de  
 » me soumettre aux mêmes épreuves.

« Je ne décrirai point les lieux que  
 » nous parcourûmes ; Héliodore et  
 » Thélésie vouloient en vain me les  
 » faire remarquer. Toute entière au  
 » terme du voyage , je ne songeois  
 » qu'à ce qui flattoit mon espérance.

» Nous vîmes de loin , les roches dé-  
 » sertes qui terminent l'empire de  
 » l'Indifférence ; comment , dis-je , à  
 » Héliodore , quand il reste un père ,  
 » des amis , un être à aimer , peut-on  
 » chercher la mort dans ces tristes  
 » lieux ! Les eût-on perdus , le souve-  
 » nir qu'on en conserve , doit faire  
 » chérir la vie ; et l'on doit préférer  
 » la douceur de les pleurer , à l'affli-  
 » geante idée de les oublier un seul  
 » instant.

» Nous arrivâmes au temple de la  
 » Coquetterie ; quelle étonnante ma-  
 » gie nous vîmes se déployer autour  
 » de nous ; mon image se trouva mille  
 » fois répétée sous les plus brillantes  
 » parures : ici , j'étois couronnée des  
 » mains des Amours ; là , des Génies  
 » mettoient à mes pieds tous les chefs-

T

» d'œuvres des beaux arts ; de jeunes  
 » guerriers abaissoient devant moi  
 » leurs orgueilleux trophées et leurs  
 » bannières triomphantes. On nous fit  
 » entendre des chants faits pour amolir  
 » les âmes , ou pour y porter le poison  
 » de la vanité.

« La Coquetterie , disoient-ils , est  
 » la Reine du monde ; elle partage son  
 » empire avec les beautés qui suivent  
 » ses lois.

« Les Déesses lui sont asservies  
 » comme les bergères ; lorsque Vénus  
 » veut séduire la cour céleste , c'est  
 » la Coquetterie qui instruit les Grâces  
 » à tresser ses beaux cheveux ; c'est  
 » elle qui les parfume , et qui dispose  
 » les plis de ses vêtemens divins.

« Lorsque Junon craint une rivale ,  
 » elle implore le secours de la Coquet-

» terie , dont l'art puissant ramène à  
 » ses pieds son auguste époux.

« La Coquetterie règne dans les  
 » campagnes, avec la timide innocence;  
 » elle dirige le regard furtif de la jeune  
 » bergère , sur le ruisseau limpide qui  
 » réfléchit ses charmes. Elle place sur  
 » son sein , ces fleurs dont elle riva-  
 » lise la fraîcheur et l'éclat ; elle l'ins-  
 » truit dans ces caprices innocens ,  
 » qui ne semblent que des jeux , et  
 » qui troublent le repos des bergers.

« La Déesse étoit environnée d'une  
 » multitude de femmes magnifique-  
 » ment vêtues ; les unes paroissoient  
 » fières de la richesse de leur vêtement ;  
 » d'autres annonçoient , par leur non-  
 » chalance , une espèce de dédain pour  
 » cet éclat qui leur sembloit au-des-  
 » sous d'elles : celles-ci distribuoient

» au hasard de tendres regards , des  
 » sourires gracieux , des gestes cares-  
 » sans : une foule d'adorateurs les  
 » enivroit d'applaudissemens et d'élo-  
 » ges. A peine daignèrent-elles jeter  
 » un regard sur nous.

« Mais tout-à-coup un char somp-  
 » tueux se présente , des coursiers  
 » écumans n'attendent que le signal  
 » pour le faire voler sur l'arène. Toutes  
 » les beautés qui accompagnent la  
 » Coquetterie , éblouies de sa magni-  
 » ficence , se disputent la gloire de  
 » s'y montrer. La Déesse les arrête ,  
 » et se tournant vers moi : illustre  
 » fille d'Euloclès , me dit-elle , c'est  
 » à toi qu'il est destiné ; hâte-toi d'y  
 » monter ; viens triompher de ce que  
 » le monde a de plus brillant ; et que  
 » ta beauté , la renommée de tes vertus ,



» jointes à la pompe qui doit t'entourer ;  
» fassent pâlir de jalousie quiconque  
» oseroit se comparer à toi. »

Je lui répondis : « Puissante Déesse,  
» je refuse vos dons sans les mépriser ;  
» Mazide veut être ignorée , et si les  
» Dieux le permettent , c'est pour son  
» père qu'elle veut vivre , et sur  
» Praxile seul qu'elle veut régner.

« Tu dédaignes mes bienfaits , re-  
» prit la Déesse , avec l'accent du cour-  
» roux , mais je t'en punirai ; lorsque  
» le tems aura flétri tes traits , tu vien-  
» dras m'implorer pour en réparer  
» les outrages ; je serai sourde à tes  
» vœux ; je t'enlèverai le cœur de  
» Praxile , et ferai fuir les Amours  
» que ma puissance auroit fixés près  
» de toi !

« Effrayée de ses menaces , je me

» jetai dans les bras de Thélésie , en  
 » versant des torrens de larmes. Ah !  
 » que les Dieux reprennent la foible  
 » beauté qu'ils m'ont donnée , lui  
 » dis - je , mais qu'ils reprennent aussi  
 » ma vie , si je dois perdre l'amour  
 » de Praxile !

« Nous arrivâmes enfin dans ces  
 » beaux lieux ; l'air pur qu'on y res-  
 » pire , la vue de ces beautés simples  
 » et majestueuses me rendirent le calme  
 » et l'espérance. Je fus me prosterner  
 » aux genoux de la Divinité ; elle  
 » m'assura que tu m'aimerois toujours,  
 » et je n'eus plus rien à lui demander.  
 » je t'ai vu , et je sens à mon bonheur  
 » même , qu'il est impossible d'ajouter  
 » au tien ! »

« Ah , lui répondis - je ! je ne de-  
 » mande aux Dieux que des forces

» pour le supporter , et des vertus qui  
 » m'en rendent digne ! »

Hélidore et Thélésie vinrent nous rejoindre , et prendre part à nos transports. Hâtons - nous de partir , nous dirent - ils ; allons retrouver l'impatient Euloclès , il vous attend pour vous unir. « Oui , répondit Mazide , partons , » ce n'est pas être heureux , que de » l'être loin de son père ! »

Les Dieux protégèrent notre retour , comme ils avoient protégé notre voyage. Euloclès me reçut comme le plus tendre des pères , j'obtins le titre de son fils ; Mazide me donna celui d'époux ; Hélidore nous unit dans le temple de Thélésie ; Euphémion et Céphise furent appelés à leur succéder. Nous sommes tous heureux par Mazide ; elle croit encore

nous devoir de la reconnoissance pour le bonheur que nous tenons d'elle.

Quelquefois elle me demande si je suis heureux ? Je lui réponds que je suis le plus heureux des mortels. J'ajoute ensuite , que je suis plus heureux que les Dieux même. Je cherche des expressions plus fortes ; je me trouble , Mazide sourit ; je me trouble encore davantage , elle s'attendrit et me rassure ; mais elle semble se plaire à mon embarras.

Endymès vint nous visiter à Mégare, il nous dit : « Les siècles passés ont vu » des Déesses épouser de simples mortels ; Thétis épousa le père du vaillant Achille ; la Déesse de Cythère » fût l'épouse du Troyen Anchise ; » l'Aurore vit Tithon vieillir dans

» ses beaux bras ; on dira que  
» Praxile fût aussi heureux que ces  
» illustres Amans ! » — « Oui , ajou-  
» tai-je , on dira que Praxile fût  
» aimé de Mazide , et qu'il connut  
» son bonheur.

F I N.



## N O T E.

Le phénomène que présente la *Dionœa muscipula* , ou l'*Attrape mouche* , a donné lieu , sans doute , à l'histoire de Dionée.

Cette plante , extrêmement rare , est surnommée Dionée , à cause de sa grande beauté. Elle appartient à la famille des Sensitives : ses feuilles sont composées de deux lobes demi ovales , ciliés sur les bords , et d'une extrême irritabilité : si un insecte vient à passer ou à tomber sur eux ; ils se ferment à l'instant , croisent les cils qui les bordent , retiennent l'insecte prisonnier , le contiennent encore par les pointes de leur superficie , et

finissent par lui donner la mort. L'irritabilité des feuilles cessant alors , avec sa cause , elles reprennent leur position naturelle , par un mouvement spontané , qui jette loin d'elles l'insecte qu'elles ont étouffé.

π 1419.





67482872



